

MOOC 2

VERDUN 1917-1918 : BATAILLES OUBLIÉES ? FRANÇAIS, ALLEMANDS ET AMÉRICAINS DANS LA TOURMENTE

VERDUN 1917 1918 batailles oubliées ?

Français, Allemands et Américains
dans la tourmente.

DOCUMENTS D'ACCOMPAGNEMENT



PLAN DU COURS / SOMMAIRE

• Thème n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°1 : Le bilan de 1916 : affirmation de l' « école de Verdun » et perspectives pour l'année 1917	
o La reprise du fort de Douaumont (24 octobre 1916)	3
Cours n°2 : La réorganisation de l'armée allemande par Hindenburg et Ludendorff sur le front de l'ouest	
o Les « Stosstruppen »	5
Cours n°3 : L'offensive du Chemin des Dames	
o Les combats du chemin des Dames racontés par des témoins	7
Cours n°4 : Les mutineries dans l'armée française	
o Le mécontentement des hommes vus par un officier qui partage leur souffrances	9
o L'exemple des mutineries connues au sein de la 77 ^e division	10
o La chanson de Craonne	11
Cours n°5 : La nomination de Pétain à la tête de l'armée française et la fin des mutineries	
o Les cahiers secrets du Général Fayolle (1 ^{ère} partie)	12
o La reprise en main de l'armée par le général Pétain : le témoignage d'Henri Désagneaux	17

• Thème n°2 : 1917 : La poursuite de la bataille de Verdun en 1917

Cours n°1 : L'école Pétain : un minimum d'infanterie, un maximum d'artillerie	
Cours n°2 : Les offensives à objectifs limités	
o Témoignage du soldat allemand Ludwig Pauquet au sujet de l'offensive de la Malmaison (23-25 octobre 1917)	20
Cours n°3 : Le front de Verdun durant le 1 ^{er} semestre	
o Le front de Verdun à l'été 1917 : le témoignage de Romain Darchy	21
Cours n°4 : Août-septembre 1917 : l'offensive française sur les deux rives de la Meuse	
o Les cahiers secrets du général Fayolle (2 ^e partie)	25
Cours n°5 : Bilan des combats sur le front de l'ouest et incertitudes pour l'année 1918	

• Thème n°3 : 1917, année des ruptures diplomatiques et politiques

Cours n°1 : Les États-Unis d'Amérique face à la guerre en Europe (1914-1917)	
Cours n°2 : L'entrée en guerre des États-Unis (avril 1917)	
o Le telegramme Zimmermann	28
o Les quatorze points de Wilson	30
Cours n°3 : L'armée américaine en 1917 : « année zéro »	
o Les premières victimes de l'armée américaine lors de la Première Guerre mondiale	32
Cours n°4 : Le basculement de la Russie dans la Révolution	
o Les révolutions de février et octobre 1917	37
Cours n°5 : Clémenceau président du Conseil	
o Discours de Georges Clémenceau	39

• Thème n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°1 : 1918 : année décisive de la guerre	
o La reprise de la guerre de mouvement vue par le Capitaine Désagneaux	42
Cours n°2 : L'intégration de l'armée américaine sur le front de l'ouest	
o L'engagement des troupes américaines dans la Woëvre dans la 1 ^{ère} moitié de 1918	51
Cours n°3 : La réduction du Saillant de Saint-Mihiel (12-16 septembre 1918)	
o L'importante concentration aérienne des alliés lors de l'offensive contre le saillant de saint-mihiel (12-16 septembre 1918)	54
Cours n°4 : L'offensive Meuse-Argonne (de septembre à octobre 1918)	
o L'offensive Meuse-Argonne – les critiques émises par les officiers d'état-major français au sujet de l'armée française	56
o L'offensive Meuse-Argonne – des actions héroïques passées à la postérité	57
Cours n°5 : Les derniers combats de novembre 1918	
o Les dernières journées de combat du 415 ^e RI, régiment d'Auguste Trébuchon	61
Cours n°6 : Le 11 novembre 1918 sur le front de Meuse. Bilan et perspectives mémorielles	

NB : Tous les cours ne comportent pas de documents d'accompagnement et certains cours en proposent plusieurs. Vous pourrez trouver les documents d'accompagnement figurant dans ce dossier, en suivant le numéro de page indiqué sur ce Plan du cours/Sommaire.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°1 : Le bilan de 1916 : affirmation de l'«école de Verdun» et perspectives pour l'année 1917

LA REPRISE DU FORT DE DOUAUMONT (24 OCTOBRE 1916)

Le sergent Gaston Gras, sergent au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, relate la capture du fort de Douaumont le 24 octobre 1916 :

« [11h40]. Je ne sais pas comment nous sommes sortis de cette affreuse fange où nous croupons depuis deux jours : nous nous sommes trouvés au-dessus du champ ravagé. Les divisions, les bataillons sont donc dehors ? On ne voit rien : à grand-peine, j'aperçois mes hommes qui marchent devant moi, car le lieutenant m'a dit de rester en serre-file. Nous allons sans mot dire, les dents serrées, à tâtons dans l'épais brouillard. [...]

Et soudain, une halte se prononce : des sifflements continus, des chocs, des coups de fouet implacables : la mitrailleuse qui bégaie la mort ; mais pourtant ?... les compagnies de tête ne peuvent matériellement pas avoir atteint les premières lignes allemandes ?

Une énorme angoisse nous étreint ; un blessé qui passe en soutenant son menton où du sang se fige, nous dit avec hébètement : « Ils sont dans nos tranchées ! ».

C'était vrai : pendant la nuit, une hardie patrouille ennemie s'était installée dans nos éléments avancés, avec une mitrailleuse. Ce sont ces quelques hommes, d'une vaillance suprême, qui ont arrêté le 4^e bataillon : un feldwebel-leutnant est resté à sa pièce, jusqu'à ce que quelqu'un de chez nous lui ait lancé une grenade dans les jambes. [...]

Justement les troupes qui se trouvent en contact avec ces groupes de résistance sont des Sénégalais encore peu habitués au feu et surtout propres à faire impression sur l'ennemi par les coupe-coupe qu'ils portent en sautoir dans des étuis de cuir : au demeurant, le 43^e Bataillon [de Tirailleurs sénégalais] fut d'une conduite d'autant plus admirable qu'on doit tenir compte du froid qui paralysait ces malheureux. [...] »

Le nid de résistance ennemi est réduit au silence et la progression se poursuit dans le brouillard :

« Comme je cherche à sortir de ce boyau, j'aperçois Dubosc sur ma gauche ; j'ouvre la bouche pour l'appeler, car dans cette cohue, il serait bon d'être deux à marcher ensemble : au même instant, une balle frappe mon camarade en plein sur le cimier de son casque. Dubosc tombe, la face en avant, sans un geste, pétrifié. Ainsi l'un de mes meilleurs amis fut le premier soldat que je vis mourir. [...] Presque au même moment, Martin, qui marchait à ma hauteur, à droite s'affaisse avec un râle sourd ; je sens moi-même un choc brusque sur la partie postérieure de mon casque ; la balle qui a traversé de part en part le crâne de Martin est venue mourir dans mon cou.

Letellier, fusilier-mitrailleur, qui s'apprêtait à franchir une tranchée, est presque simultanément scalpé par une balle, qui fait sauter à la fois son casque et la calotte de son crâne : le malheureux est tombé à genou, le fusil convulsivement étreint contre lui [...]

En quelques secondes, trois hommes tombent près de moi.

Maintenant, la Mort passe et fauche tout autour de nous. Elle a déjà fait sa tournée chez les ennemis : des feldgrauen [soldats allemands] sont couchés, en des poses définitives. Le vert de leur uniforme s'harmonise lugubrement avec le vert de leurs visages déjà putréfiés. Ils sont couchés à jamais, dans leurs grimaces tragiques : quelques-uns à genoux, au bord d'une tranchée, aplatis dans un trou de 105, mutilés, du sang caillé noir sur leurs vêtements en lambeaux, les cartouchières déchiquetées, les fusils brisés, des mains effroyables, crispées dans un geste de cramponnement éternel et déjà, par-dessus tout cela, une poudre blanche, vivante : la vermine funèbre, qui grouille. [...] »

Gras poursuit en direction du fort à tâtons, dans le brouillard persistant. Les différentes compagnies de son régiment sont mélangées. Les détachements de combattants croisent des groupes de prisonniers allemands qui se dirigent en direction de Verdun. Le bataillon de Gras finit par atteindre son objectif et il est bientôt rattrapé par les deux autres bataillons de son régiment chargés de prendre le fort. Ceux-ci dépassent Gras et les hommes autour. Dans la brume, on ne voit rien du reste de l'attaque. Quand soudain :

« A notre gauche, tout à coup, de l'avant, accourt une ombre : que va-t-il nous apporter, ce messager aux yeux hagards ? Nous le reconnaissons : c'est un coureur du 1er bataillon ; il approche. Il est en vareuse, sans musette, le mousqueton en bandoulière : la sueur inonde son front ; il a ôté son casque d'acier. Mille bouches l'interrogent ; lui, impassible, continue sa course vers l'arrière, ne laisse tomber de ses lèvres haletantes que ce mots :

_ « Ca y est !... »

_ « Ca y est !... » Mais alors ?... le Fort est pris ! Nous sommes donc vainqueurs ? Que s'est-il passé ? Pourquoi ne s'est-on pas disputé, pied à pied, à la grenade et au couteau, cet objectif qui nous paraissait si prodigieux, si fantastique ? Pourquoi n'avons-nous pas entendu la bataille prévue ? Pourquoi la résistance ennemie n'a-t-elle pas essayé de s'exercer ? N'y a-t-il pas un piège dans cette tranquillité ?

Déjà des prisonniers refluent vers nous, en grand nombre, gardés seulement par un soldat, rayonnant. Ces Allemands sont transis ; leurs figures sont grimaçantes et effarées : on sent qu'ils ne se rendent pas compte des événements qui les ont amenés là.

Quelques blessés arrivent vers nous, mais tous se traînent par leurs propres moyens : et tous confirment la grande espérance réalisée.

Le Fort de Douaumont est pris : il est deux heures quarante-cinq. Nous avons avancé de plus de 2 km. »

Source : Gras (G.), Douaumont, 24 octobre 1916, Frémont, 1949.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°2 : La réorganisation de l'armée allemande par Hindenburg et Ludendorff sur le front de l'ouest

LES « STOSSTRUPPEN »

Le 23 septembre 1917, le lieutenant Ernst Jünger du 73^e Régiment de Fusiliers présente comment son Stosstrupp a été entraîné et équipé en vue d'une attaque locale contre les tranchées françaises de Regniéville (54). L'objectif est de faire des prisonniers.

« Le 10 septembre, je me rendis du camp de la Souche au P.C. de combat du colonel pour déposer une demande de permission. « J'avais déjà songé à vous, me répliqua le colonel von Oppen, mais le régiment doit entreprendre une reconnaissance avec attaque dont je voudrais vous confier l'exécution. Choisissez les hommes qui vous conviennent et exercez-vous avec eux en bas, dans le camp de Souloevre ».

Nous devons nous infiltrer en deux points dans la tranchée ennemie et tâcher d'y faire des prisonniers. La patrouille se divisa en trois groupes, deux groupes de choc et un détachement de protection, chargé d'occuper la première ligne et de couvrir nos arrières. Je pris, avec la direction de l'ensemble, le commandement de la troupe de gauche, et mis celle de droite sous les ordres du lieutenant von Kienitz.

Quand je demandai des volontaires, j'eus la surprise de voir – car nous étions tout de même à la fin de 1917 – se présenter dans presque toutes les compagnies du bataillon près des trois quarts de l'effectif. Je choisis mes compagnons comme d'habitude, en parcourant le front et en cherchant les « têtes sympathiques » ; les refusés en furent tout chagrins.

Ma troupe était de quatorze hommes, moi compris, parmi lesquels l'aspirant von Zglinitzky, les sous-officiers Kloppmann, Mevieu, Dujesiefken, et deux sapeurs, tous casse-cou notoires.

Dix jours durant, nous nous exerçâmes au lancement de grenades et répétâmes notre coup de main contre des défenses qui reproduisaient notre objectif. Ce fut miracle qu'avec les excès de zèle, je n'eusse que trois blessés par des éclats avant le début de l'opération. A part cela, nous étions dispensés de service, si bien que l'après-midi du 22 septembre, j'étais maître d'une bande de sauvages, mais bien en main, quand je me rendis dans la seconde ligne, où nous devions loger cette nuit-là.

Le soir, Kienitz et moi allâmes à travers l'obscurité du bois jusqu'au P.C. du bataillon, où le capitaine Schumacher nous avait invités au « dernier gueuleton du condamné ». Puis nous nous étendîmes dans notre abri pour y prendre quelques heures de repos. C'est un curieux sentiment que de savoir qu'on devra le lendemain matin entrer dans une danse mortelle, et d'écouter encore avant de s'endormir ses voix intérieures, de régler ses comptes avec soi-même.

À trois heures, on nous éveilla ; nous nous levâmes, fîmes notre toilette et commandâmes notre déjeuner. J'entrai dès le premier moment dans une colère bleue ; mon ordonnance avait mis dans les œufs sur le plat, que je m'offrais en l'honneur du jour et en guise de réconfort, tant de sel qu'ils étaient immangeables. Joli début.

Nous repoussâmes nos assiettes et reprîmes pour la centième fois tous les détails de ce qui pourrait nous arriver. De temps à autre, nous nous versions quelques cherry-brandies, tandis que Kienitz nous racontait des blagues vieilles comme Adam. A cinq heures moins vingt, nous rassemblâmes les hommes et les conduisîmes jusqu'aux abris de soutien de première ligne. On avait déjà taillé des brèches dans le barbelé et de longues flèches dessinées à la chaux indiquaient comme de grandes aiguilles nos objectifs. Nous nous séparâmes après nous être serré la main et attendîmes la suite des événements.

J'avais fait choix d'un costume de travail approprié à la circonstance ; devant la poitrine deux sacs à sable, chacun contenant quatre grenades à manche, celles de gauche percutantes, celles de droite fusantes ; dans la poche droite de la tunique, un pistolet suspendu par une longue courroie ; dans la poche droite du pantalon, un petit pistolet Mauser ; dans la poche gauche de la tunique, cinq grenades sphériques, dans celle du pantalon une boussole lumineuse et un sifflet à roulette ; au ceinturon un porte-mousqueton pour amorcer les grenades, un poignard, une cisaille à barbelés.

Dans la poche intérieure de ma tunique, j'avais mis un portefeuille garni et mon adresse civile ; dans celle de derrière une gourde remplie de Schnaps. Nous avons décousu les pattes d'épaule et le ruban de Gibraltar, pour ne pas donner à l'ennemi d'indications sur notre corps. Comme signe de reconnaissance, nous portions à chaque bras un brassard blanc.

A cinq heures moins quatre, la division voisine, sur notre gauche, ouvrit un tir de diversion. A cinq heures juste, le ciel s'enflamma derrière notre front et les obus tendirent leurs arcs bruissants au-dessus de nos têtes. Je me tenais avec Kloppmann à l'entrée de l'abri et fumais un ultime cigare ; mais nous fûmes contraints de nous planquer, car un grand nombre de coups tombaient trop court. Nous comptâmes les minutes, montre en main.

A cinq heures cinq juste, nous sortîmes de l'abri et traversâmes les barbelés par les chemins ouverts d'avance. Je courais en tête, brandissant une grenade, et vis aussi la patrouille de droite s'élancer aux premières lueurs du jour. »

L'attaque se conclura par un échec, les Allemands ne réussissant pas à capturer des prisonniers. Le Stosstrupp subit en outre des pertes sérieuses, Jünger ne revenant qu'avec 4 hommes sur les 14 que comptait son groupe.

Source : Jünger (E.), Orages d'acier, Le livre de poche, 1989.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°3 : L'offensive du Chemin des Dames

LES COMBATS DU CHEMIN DES DAMES RACONTÉS PAR DES TÉMOINS

Le maréchal des Logis Bastien, agent de liaison au 5^e Régiment d'Infanterie Coloniale, présente avec quel espoir, et très rapidement avec quelle désillusion, l'offensive du Chemin des Dames est engagée:

« Chacun est de bonne humeur. La bataille qui commence se continuera jusqu'à la Meuse. Ce soir la cavalerie descendra dans la plaine de Laon. Le régiment doit enlever le plateau, descendre dans la vallée de l'Ailette, franchir le ruisseau et les marécages qui l'entourent, remonter de l'autre versant et atteindre Martigny où la 38^e Division nous dépassera pour continuer la poursuite. Quatre kilomètres à parcourir en terrain difficile. Avant midi, nous aurons atteint nos objectifs. Le colonel Maroix a prescrit aux musiciens d'emporter leurs instruments : ils joueront la Marseillaise en arrivant à Martigny. Au médecin-chef qui se plaignait de l'insuffisance du poste de secours, il a déclaré qu'il n'aurait à soigner que des entorses. Nous sommes tous confiants et même enthousiastes : la guerre va finir. A l'entrée des abris, les sections se rassemblent avec ordre. Le revers du ravin fourmille d'hommes en bleu qui montent silencieusement à travers les pins, par les sentiers sinueux et raides. Les camarades qui passent en file indienne me serrent la main, même ceux qui ne me connaissent pas. L'artillerie gronde un peu partout ; le barrage allemand n'est pas très serré. A l'entrée du boyau Charleroi, Jeandré jette ses couvertures : « Je n'en aurai pas besoin ». Le plateau où nous arrivons est un chaos. Je ne pourrai courir avec ma charge ; je me débarrasse de ma musette de vivres. Les balles sifflent. On marche sur une litière de sacs et d'équipements ; çà et là des flaques de sang. Voici déjà quelques blessés qui reviennent. Goud, près de moi, a le bras arraché par une torpille. Je vais lui mettre un garrot mais le cri « En avant ! » me fait bondir. « Jetez les sacs et pas gymnastique ! ». La course dure quelques secondes. Je me retrouvai à une quinzaine de mètres de la première tranchée allemande. Non loin, des Allemands lançaient leurs grenades. Jeandré veut voir ; il regarde par-dessus le parapet et il tombe d'un coup. Le médecin auxiliaire qui est là coupe les courroies de son équipement, ouvre le pantalon ; une grande tache rouge au ventre sur la chemise. Jeandré est mort. Le capitaine Janson agonise dans un trou. De tout côté, sous les torpilles, des blessés tentent de se retirer. On ne peut ni avancer ni reculer. On se terre. Au fond d'un entonnoir deux Sénégalais blessés sont l'un sur l'autre, roulant de gros yeux blancs. Des cadavres autour. Des Sénégalais effrayés esquissent un repli. Il faut les retenir revolver au poing. Nos avions reconnaissent nos positions : nous agitions bras et jambes pour n'être pas confondus avec les rangées de cadavres. Le commandant regarde sa montre : il est midi ; nous devrions être à Martigny, musique en tête... »

Agé de 20 ans, le caporal Jean Portes du 1^{er} RI raconte l'attaque contre le village de Craonne le 16 avril 1917 à 6h du matin :

« Nous franchissons la parapet avec un moral excellent : rien ne devait nous arrêter ; Craonne, le plateau de Californie, l'Ailette que nous traverserions au moyen de grosses cordes pour éviter la noyade, étaient atteints d'avance.

Quelle déception et quel massacre ! Dès le début de la première phase – le plan en comptait six – nous sommes arrêtés par les mitrailleuses. En 10 ou 15 minutes la compagnie était décimée ; parmi les morts, plusieurs camarades étaient rescapés de Verdun et de la Somme. Ne pouvant plus bouger (les balles sifflaient sur nous comme des essaims d'abeilles) le capitaine crie : « couchez-vous ! » Je plonge dans un trou d'obus avec trois autres, dont le caporal Alexandre, de Boulogne-sur-Mer. Nous y étions à peine qu'une explosion se produisit. Je pensais que les Allemands, dans une tranchée qui nous dominait un peu à notre gauche, nous avaient lancé une grenade. Mais je m'aperçus que c'était les grenades que portait Alexandre dans sa musette qui venaient d'éclater. Mon camarade est mort auprès de moi, les reins déchirés. Je lui donnai du café de mon quart. Il ouvrit les yeux, me regarda et expira. Mes deux autres camarades étaient blessés. Je recouvris le caporal Alexandre de sa toile de tente et je le gardai jusqu'à la nuit où nous pûmes seulement sortir de notre trou et rejoindre le reste de la compagnie. A moins de cent mètres les mitrailleuses allemandes nous guettaient ; dès que je mettais mon casque au bout de mon fusil, ils envoyaient une rafale. Un jeune de la classe 17, dont c'était la première attaque, gémissait blessé au-dessus du trou au fond duquel j'étais cloué. Je l'encourageais, lui faisant comprendre que j'allais lui tendre mon fusil pour le tirer jusqu'à moi. Dès qu'il fit un mouvement pour le saisir, des balles l'achevèrent. Dans la nuit nous creusâmes une tranchée peu profonde avec nos outils portatifs. L'artillerie nous bombardait et nous eûmes encore des pertes. J'ai toujours devant les yeux ce bout de terrain jonché de cadavres, les uns à côté des autres, entre notre tranchée de départ et notre position avancée de Craonne ».

Le caporal Georges Gaudy du 57^e RI est témoin de la prise du village de Craonne par le 18^e RI le 4 mai 1917 en fin de journée :

« La première vague atteint la lisière de Craonne. A ce moment un 150 s'abat sur elle et des volutes épaisses de fumée roulent sur la ligne mince qui s'égaïlle. Des fusées boches surgissent, pressées, angoissées, et un tir de mitrailleuse s'élève par saccades. Les émouvantes formes noires se dispersent, s'enfoncent dans les excavations du sol, reparaissent, se regroupent, entrent dans les décombres, se dressent sur les tas de moellons, passent à travers les murailles éventrées. Et quand la réserve se déploie à son tour et s'élance à la conquête de ces pierres, la première vague est déjà au nord du village. Elle s'immobilise au sommet de la haute falaise, se découpant sur l'horizon bleu comme dans une apothéose, puis disparaît brusquement escamotée dans les entonnoirs, organisant déjà la position conquise. Alors des sifflements inouïs nous enveloppent. Le sol autour de nous crache des flammes. Nous sommes précipités l'un sur l'autre au fond de la tranchée, à moitié ensevelis sous le parapet qui s'affaisse. Des centaines d'abeilles d'acier croisent leur vol mortel sur nos têtes. Nous nous relevons suffoqués. Nous fuyons sous une avalanche de tonnerres. Le barrage allemand s'est déclenché. « Trop tard » pensons-nous en dégringolant sur le dos les degrés de l'abri, trop tard et trop long ; Craonne est pris. »

Source : Nobécourt (R.-G.), Les fantassins du Chemin des Dames, Editions Bertout, 1983.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°4 : Les mutineries dans l'armée française

LE MÉCONTENTEMENT DES HOMMES VUS PAR UN OFFICIER QUI PARTAGE LEUR SOUFFRANCES

Le capitaine Paul Tuffrau, du 246^e RI, explique la crise de moral que connaissent ses hommes :

« Ambulance 3/55, 27 juin 1917.

Rien de nouveau que la conversation de quelques camarades sur la grande question du jour : le moral des hommes. Rien au régiment, mais il faut compter avec la contagion de l'exemple.

Chez presque tous, croyance à une révolution après la guerre. Les hommes en parlent aussi, mais, pour l'instant, cela reste verbal. Toutefois cet état d'esprit, mis au service d'une excitation profonde, serait dangereux. Les officiers d'active croient qu'ils seront pris à partie très violemment après la guerre (incompétence, discipline trop autoritaire, etc.).

L'origine de tous ces mécontentements, c'est le cafard, le dégoût de la monotonie, de ces deux forces énormes qui s'affrontent depuis trois ans en dévorant chaque jour des vies et des richesses. L'odieux cantonnement, l'odieuse tranchée. Et la terreur des souffrances d'un quatrième hiver.

Moi, je garde l'espoir secret qu'il n'y aura pas de campagne d'hiver ; qu'à la fin de l'automne, devant l'apport de forces énormes que l'Amérique nous aura déjà envoyées, - peut-être devant un dernier ultimatum de Wilson-, l'Allemagne mettra les pouces. Car enfin où est son espoir ? Attendre encore, ce serait s'exposer aux rigueurs d'un quatrième hiver pour endurer au printemps un choc plus formidable encore des Anglais, et l'entrée en lice des premières armées américaines qui iront se renforçant. »

Source : Tuffrau (P.), 1914-1918, Quatre années sur le front, Imago, 1999.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°4 : Les mutineries dans l'armée française

L'EXEMPLE DES MUTINERIES CONNUES AU SEIN DE LA 77^E DIVISION

Dans cette division, deux unités sont particulièrement touchées : le 97^e RI et le 57^e Bataillon de Chasseurs à Pied (BCP) :

« Dans la seconde quinzaine de mai, la 77^e DI, au repos dans la région de Blérancourt, est passée en revue et félicitée pour sa brillante tenue. Le 1^{er} juin, au moment de s'embarquer pour le secteur de Soupir, se produisent de sérieux incidents, notamment au 97^e RI et au 57^e BCP, où 150 hommes, en tenue de permissionnaires, s'apprêtent à prendre le train pour l'intérieur. Le 3 au matin, la division arrive à Soupir, où elle tient aussitôt tête à une attaque allemande. Mais, dans un bataillon, deux sections ne veulent pas attaquer ; dans un autre, 160 hommes se refusent à occuper une position de réserve.

Le capitaine Jacques H. relate :

« Le 5 juin, le calme est revenu. Les mutins sont arrêtés, les jugements en cours.

Mais la troupe est démoralisée et ne croit plus en la victoire. La cause de tout cela ? L'échec de l'offensive la plus absurde qu'on ait pu inventer, le mécontentement provenant du retard des permissions, la peur d'aller dans un secteur très dur, le sabotage systématique de la classe 17, etc... Le mal est profond. »

Source : La Première Guerre mondiale, tome 2, Larousse, 1968.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°4 : Les mutineries dans l'armée française

LA CHANSON DE CRAONNE

L'air de la « Chanson de Craonne » est apparu en 1915 et s'est diffusé de manière clandestine dans les rangs de certaines unités de l'armée française. Les paroles, contestataires, ont évolué en fonction des grands engagements meurtriers des années 1915 et 1916 (en Artois, en Champagne puis à Verdun). La chanson, avec ses paroles définitives, connaît une très forte diffusion avec la grogne du printemps 1917.

La version du texte la plus communément reconnue est celle publiée par Raymond Lefebvre, relayée par Paul Vaillant-Couturier, tous deux écrivains et journalistes engagés dans l'extrême-gauche dès l'immédiat après-guerre.

« Quand au bout d'huit jours le r'pos terminé
On va reprendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile
Mais c'est bien fini, on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots
Même sans tambours, même sans trompettes
On s'en va là-haut en baissant la tête

Refrain :

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme
C'est à Craonne sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°5 : La nomination de Pétain à la tête de l'armée française et la fin des mutineries

LES CAHIERS SECRETS DU GÉNÉRAL FAYOLLE (1^{ÈRE} PARTIE)



Dans ces extraits de ses carnets secrets, le général Fayolle présente et donne son ressenti sur les événements de la première partie de l'année 1917, des préparatifs de l'offensive du Chemin des Dames à la nomination du général Pétain à la tête de l'armée française.

En 1916, Fayolle a commandé la VI^e Armée lors de l'offensive sur la Somme. Au début de 1917, il est à la tête de la I^{ère} Armée qui tient le front à l'ouest du Chemin des Dames.

Il note au sujet du repli allemand « Alberich » :

« 15 mars : La matin, j'apprends qu'un bataillon de la 120^e [Division] (général Mordacq) est entré dans la première position boche et s'y est installé. C'est très bien... Voici commencées les opérations de 1917. J'espère qu'on ne s'enfournera pas dans le désert à la suite des Boches.

16 mars : ... La 25^e [Division] a pris Lassigny...

18 mars : ... Nous entrons dans Noyon. Demain, la 3^e Division de Cavalerie débouchera sur Chauny, Tergnier, La Fère. Attention de ne pas faire le jeu du Boche, de ne pas venir dans la gueule du loup et de ne pas rééditer l'affaire de Morhange¹...

19 mars :... Nous continuons notre progression...

21 mars : Le canal Crozat a été franchi... En revanche pas moyen de dépasser l'Ailette. Dévastation systématique du pays par les Boches. Ce ne sont pas seulement les voies de communication qui sont bouleversées, mais des maisons sont brûlées ou en partie démolies, et dans ce cas très méthodiquement. Beaucoup d'arbres fruitiers sont coupés. Noyon fait exception, où il n'y a de ruines que les maisons environnant les ponts détruits.

24 mars : Visite du château de Compiègne... Il est démeublé... Les Allemands ne l'ont pas pillé en 1914. Lamentable spectacle des salles de réfugiés, vieilles femmes et enfants dont on fera quoi ? Voilà l'abominable face de la guerre...

26 mars : Arrivée à Nogent-sur-Seine. Déjeuner avec [le général] Duchêne². Il est terriblement dangereux, cet homme, avec son caractère violent et son tempérament impulsif. »

Fayolle relate les préparatifs de l'offensive Nivelles et les doutes soulevés par celle-ci :

« 3 avril : Voyage au G.A.R. [Groupe d'Armées de Réserve] (Savigny-sur-Ardre)³. Conversation avec Micheler⁴. Il n'est pas partisan de l'attaque. Il veut l'intervention en Italie, en quoi il a tort. Micheler ne veut pas l'attaque sur Laon parce que :

- 1) la situation n'est plus la même qu'il y a un mois, les Anglais ne donneront qu'un petit effort et le gros poids portera sur nous ;
- 2) le Groupe d'Armées du Nord ne peut plus rien. Il en résulte que le G.A.R. sera coiffé par les réserves

¹ En août 1914, les Allemands s'étaient repliés en Moselle, alors en Allemagne, laissant l'armée française pénétrer facilement en territoire ennemi. Le 20 août, ils passaient à la contre-attaque devant Morhange dans un espace bien connu par eux et aménagé pour la bataille. Il s'en suivit un désastre pour les Français.

² Le général Duchêne commande une des trois armées rassemblées pour l'offensive du Chemin des Dames (la X^e).

³ Le G.A.R. regroupe les trois armées chargées de mener l'offensive du Chemin des Dames (VI^e, V^e Armées et Xe Armée en réserve).

⁴ Le général Micheler commande le G.A.R.

- 3) il faut attendre la détermination des États-Unis
- 4) l'aviation ne pourra intervenir qu'en mai

Conclusion : n'attaquer qu'un objectif limité. La mienne est d'attendre un mois...

7 avril : ... L'offensive est à peu près sûrement retardée. C'est heureux ! Il faut laisser aux Anglais le temps de préparer un nouveau champ offensif. Il faut bénéficier de l'entrée en guerre des États-Unis. Il faut donner aux Russes celui de se remettre d'aplomb. Il faut en un mot que l'offensive puisse être générale... Une armée sans avion est une armée aveugle... Enfin c'est notre dernière carte que nous jouons, et il ne faut pas la risquer à moins de 75 chances sur 100...

10 avril : ... A Compiègne, hôtel de la Cloche. Dîner avec Nivelles qui, après la café, me conduit dans son bureau et m'ouvre son cœur. Il me parle des « ennemis » de l'intérieur et de la dernière réunion du Comité de Guerre, où avaient été convoqués les commandants de groupe. Ils ont été faibles, dit-il. D'Esperey⁵ n'avait pas d'opinion ferme. Micheler ne voulait qu'une attaque à objectif limité. Pétain, le plus mauvais de tous d'après Nivelles, car c'est un « négatif », a conclu à ne rien faire. Castelnau s'en est tiré en disant qu'il connaissait mal la situation. En résumé, aucun ne voulait de la bataille et le gouvernement pas davantage. Il a été amené à donner sa démission qu'on lui a prié de reprendre. Il garde l'ancien plan qui est d'attaquer. De fait les Anglais ont déjà commencé, ils ont enlevé Thélus, la Folie et la cote 140 en faisant 11 000 prisonniers avec 100 canons... Nivelles n'aime pas Pétain. Ah ! non, et ce dernier le lui rend bien. Querelle de jaloux...

15 avril : Départ de Nogent pour Château-Thierry (villa Aman Jean). Le soir, visite du G.A.R. Micheler n'a pas une pleine confiance. Sa préparation ne le satisfait pas. Il pense sur la Somme comme moi. Il ne croit pas que Mangin passe. Il espère plutôt que la trouée se fera dans la région de Reims et pense que je serai employé de ce côté. C'est bien là, en effet, le terrain manœuvrable, de part et d'autre de l'Aisne. Nivelles ne voit que par Mangin. « C'est la bataille de Mangin », dit-il. Or, d'après lui, Mangin est incapable de commander une armée. Ses combinaisons ne tiennent pas... Il ne tient aucun compte des possibilités. Il veut faire 21 kilomètres le premier jour, en combattant, alors qu'on ne les ferait pas en terrain libre d'ennemis. Il n'écoute rien, d'ailleurs, et n'en fait qu'à sa tête, et toujours Nivelles le suit et l'appuie. Micheler a pensé un moment à s'en aller. »

Le 16 avril, Fayolle prend connaissance de l'échec de l'offensive :

« 16 avril : Jour J. L'heure H est 6 heures du matin. L'attaque ne donne pas ce qu'on attendait. À la VI^e [Armée], Mangin enlève la première position et encore pas partout. En revanche, il mord

⁵ Commandant le Groupe d'Armées du Nord (G.A.N.)

sur la deuxième en deux points. 2 500 prisonniers. Il comptait être à Laon le soir du jour J. Il met son insuccès sur le compte de l'insuffisance de la préparation. À la Ve Armée, 6 000 prisonniers. La première position est également enlevée. Nous sommes loin des 100 000 prisonniers qu'escomptait Nivelle ! On ne dit pas qu'il y ait des canons pris... Et maintenant que va-t-on faire ? Comme sur la Somme, remettre de l'ordre, placer l'artillerie et recommencer... Les procédés Nivelle-Mangin sont absurdes... Notamment la marche à l'horaire. Il se produit fatalement une dissociation entre le feu de l'artillerie et la marche de l'infanterie. Mais pourquoi avoir voulu nier la Somme et faire abstraction des enseignements qu'on pouvait en retirer ? Orgueil. Nivelle oppose constamment l'école de la Somme à celle de Verdun. Cela n'a aucun sens... A la guerre, jamais on n'a marché que d'objectif en objectif. C'est la seule façon raisonnable de procéder. Ce n'était vraiment pas la peine de me faire passer de la VIe à la Ière Armée pour arriver au résultat d'aujourd'hui, sans compter le ridicule qu'il y a d'avoir fait de magnifiques plans d'exploitation pour arriver à la prise de la première position, chose qu'on a jamais manqué de réussir... »

Plus tard dans le mois d'avril, Fayolle témoigne du passage du commandement entre Nivelle et Pétain:

« 30 avril : ... Midi. Pétain est nommé chef d'état-major général. Mais Nivelle ? Cela le débarrasse des relations avec les Anglais, avec l'intérieur, mais il n'en reste pas moins chef des opérations sur le théâtre Nord et Nord-Est. S'il garde ses idées et ses initiatives, le danger reste le même. S'il ne les conserve pas, il n'est plus qu'un intermédiaire dans les mains de Pétain. Peut-être se contentera-t-il de ce rôle ? Mais qui désignera les chefs, les commandants de groupes et d'armées ? Par exemple on ne peut laisser Mangin en place. Est-ce Nivelle, sera-ce Pétain qui le mettra à l'ombre ? Les lettres de service sont signées par le gouvernement... Voilà bien des difficultés...

1er mai : ... À 3h et demie, vu Pétain allant à Paris qui m'a dit que j'allais prendre le Groupe d'Armées du Centre à sa place. Mais tant que ce n'est pas officiel ! Il m'a fait un tableau lamentable de Nivelle, qui maintenant se raccroche à lui !...

2 mai : Je suis nommé au G.A.C. (Groupe d'Armées du Centre)... C'est une tâche difficile : Reims, la Champagne, Verdun [...].

Vu Nivelle à Compiègne, il est déconfit. Il revendique ma nomination. Il se félicite que Pétain soit nommé chef d'état-major général. Il se plaint de recevoir des ordres du Conseil des ministres [...]

8 mai : Visite de Verdun... En voyant le terrain près de Douaumont, on comprend l'emballement de Mangin et aussi celui de Nivelle. C'était un magnifique succès... L'erreur a été de généraliser. En outre, pourquoi opposer Verdun à la Somme ? Ce Nivelle est vraiment de peu d'envergure... S'il était resté tranquille et avait poursuivi tout droit sa route, il aurait évité la roche tarpéienne.

12 mai :... On m'a rapporté de Paris la nouvelle que Pétain allait remplacer Nivelle à Compiègne et Foch Pétain à Paris. C'est une bonne solution.

15 mai :... Nivelle est-il remplacé par Pétain ? On le dit depuis plusieurs jours et il est encore à Paris
Pendant ce temps l'armée française n'est pas commandée et c'est un gros danger...

16 mai : C'est officiel : Foch devient chef d'état-major général, Pétain remplace Nivelle...

17 mai :...Pétain s'est placé au point de vue conservation des effectifs, en attendant l'arrivée des Américains et le renforcement des Anglais... »

Source : Maréchal Fayolle, Cahiers secrets de la Grande Guerre, présentés et annotés par Henry Contamine, Plon, 1964.

Semaine n°1 : 1917 : crise et reconstruction de l'armée française

Cours n°5 : La nomination de Pétain à la tête de l'armée française et la fin des mutineries

LA REPRISE EN MAIN DE L'ARMÉE PAR LE GÉNÉRAL PÉTAIN : LE TÉMOIGNAGE D'HENRI DÉSAGNEAUX



Le 8 juillet 1917, le 359^e RI perd les premières lignes de tranchée qu'il tenait au Chemin des Dames entre les Bovettes et le ferme Froidmont. Les Allemands font prisonniers deux bataillons du régiment lors de cette opération. Le capitaine Henri Désagneaux, officier de ce régiment, qui a participé aux contre-attaques pour reprendre le terrain perdu, explique les raisons de cet échec et donne son ressenti au sujet de la dureté du commandement supérieur suite à cet événement :

« Jusqu'à la fin de la campagne, le 359^e portera le poids de cette journée. Le commandement lui fera grief de s'être laissé prendre deux bataillons. Cependant ceux qui restent, qui ont combattu, ont empêché l'ennemi de progresser, en sont-ils responsables ? Et ceux-là qui subissent la captivité, qui ont sombré sous l'attaque sont-ils responsables à ce point ?

La fatalité a sa grande part dans cette affaire. Le commandement savait qu'une attaque était imminente ; pour essayer de l'enrayer, un tir d'artillerie avait été décidé pour le 8 juillet à 3 heures sur les lignes ennemies. Ce tir avait pour but de bouleverser les organisations, de désorganiser ses troupes. En vue de ce tir, toutes nos troupes avaient été retirées des lignes à l'exception de quelques guetteurs. Tous les hommes – sur ordre – avaient été entassés dans les abris, peu nombreux, de sorte que les capitaines n'avaient plus aucune action.

À 3 heures, en même temps que notre tir se déclenchait, l'ennemi opérait son attaque. Personne ne s'en aperçut, ce fut foudroyant et l'ennemi, ne rencontrant aucun obstacle dans son avance, arriva aux abris bourrés de monde. Des jets de grenades semèrent la panique, des groupes entiers furent faits prisonniers.

C'est ainsi que débuta la journée et cependant l'Allemand n'alla pas plus loin ; le soir, la plus grande partie du terrain perdu était reprise.

Cependant c'était un jour funeste pour le régiment, toute citation fut refusée à ceux qui avaient fait leur devoir. On devait nous garder rancune jusqu'à la fin de cette surprise du matin. La guerre n'est-elle donc faite, pour l'un comme pour l'autre, de prises de terrain et de prises d'hommes ? - Oui, mais on avait constaté le mauvais vouloir du 10^e bataillon à monter en ligne quelques jours auparavant. De là, à accuser ces troupes de s'être rendues, il n'y avait qu'un pas, il fut vite franchi.»

Le 15 juillet 1917, suite à cette affaire, le général Pétain convoque tous les officiers de la 129^e DI, à laquelle appartient le 359^e RI. Désagneux raconte cette rencontre :

« Réunion de tous les officiers de division. Le général Pétain désire nous voir. Tout le monde est rassemblé, depuis le général jusqu'au plus petit sous-lieutenant. Artillerie, Intendance, postes, génie, infanterie, cavalerie, tout est là.

Réunion pénible qui n'est pas faite pour relever le moral. Pétain entre, froid, sévère : « Combien de déserteurs à la division ? » dit-il aussitôt. Chacun se regarde. On s'attendait à autre chose. Et, après avoir demandé le chiffre des pertes et déclaré qu'il ne fallait pas compter sur des renforts pour boucher les trous, il termine par ces paroles : « Il faut ramener la discipline dans cette division indisciplinée – Messieurs, c'est tout ce que j'avais à vous dire, je vous salue. »

Et il part, en faisant claquer la porte de son auto.

Brute, triple brute, est-ce donc comme cela qu'on remonte le moral et qu'on demande aux gens d'aller se faire tuer ?

Un froid pèse sur nous tous, on est écoeuré. Ainsi donc, c'est définitif ; les bataillons se sont rendus, il y a eu acte d'indiscipline, tout au moins dans l'esprit de ces Messieurs. Et quand même cela serait ? Ceux qui restent, ceux qui ont fait leur devoir, ceux qui sont encore prêts à le faire jusqu'au bout, doivent-ils supporter la faute de ceux qui ont eu un moment de découragement ou de lâcheté ?

Pétain ne s'est pas montré un grand chef, tout au moins pas humain. Il y avait tant de manières de faire sentir ce qu'il voulait – sans le dire !

À qui s'adressait-il ? à des officiers de réserve pour la presque totalité, qui tous avaient résisté. On a dit pis que pendre de nous au début de la guerre, on nous a considérés comme des croûtes, on n'avait pas de mots assez méprisants pour nous et, cependant, qu'aurait-on fait, que ferait-on de nous qui, seuls, sommes encore au front pendant que les officiers de carrière – qui avaient

choisi la guerre comme métier – sont à l'intérieur, dans des dépôts, ou embusqués dans des états-majors ou autres services ?

Pétain a dit qu'au bout de trois ans de guerre les hommes étaient las. Oui, et avec ces façons militaires on finira de détruire les bonnes volontés, on découragera ces hommes – officiers de réserve- qui ont quitté leurs chez eux pleins de courage et qui ne bénéficient d'aucune récompense. Toutes les croix sont pour ceux de l'active, pour nous, rien.

Nous rentrons consternés ; une heure après, première note pour dire qu'il est urgent de reprendre les unités en main, de remettre la discipline en action. Que de belles phrases ! »

Source : Désagneaux (H.), Journal de guerre, 14-18, Denoël, 1971.

Semaine n°2 : La poursuite de la bataille de Verdun en 1917

Cours n°2 : Les offensives à objectifs limités

TÉMOIGNAGE DU SOLDAT ALLEMAND LUDWIG PAUQUET AU SUJET DE L'OFFENSIVE DE LA MALMAISON (23-25 OCTOBRE 1917)

Le 22 octobre 1917, le soldat allemand Ludwig Pauquet du 20^e Régiment d'Infanterie décrit à un membre de sa famille le bombardement terrifiant préparatoire à l'offensive de la Malmaison :

« Depuis quelques jours le Français tire sans arrêt des obus de tous calibres sur les tranchées, sur la position en arrière des pentes, sur tous les chemins de communication. C'est un fracas général : le monde s'écroule, tout tremble et tout vacille. Nous attendons, les nerfs tendus. Afin que cessent ces tirs, nous désirons tous que les Français viennent. Nous aurons vite fait de les expédier avec la tête ensanglantée. Celui qui parvient à s'endormir est bientôt réveillé par la sentinelle qui crie « Alerte aux gaz ». Il en est ainsi chaque nuit. On met son masque, on fait du feu dans l'abri afin que la drogue n'envahisse pas trop les lieux. Sais-tu ce que c'est qu'un empoisonnement par les gaz ? Les yeux se remplissent de larmes, la toux vient, les nerfs de poitrine se tendent à craquer, la respiration manque... La première tranchée et les abris ne forment plus qu'un champ d'entonnoirs. La deuxième tranchée, dans la pente, n'existe plus qu'à demi. Nous disposons de quelques grandes cavernes. Deux d'entre elles ont été détruites hier. Les occupants de l'une ont été écrasés par les blocs de pierre ; on a retiré de l'autre 20 blessés et 40 tués. Une partie seulement du ravitaillement a pu passer sous le feu et au travers des gaz. Il ne peut venir que la nuit. C'est horrible !... Le lieutenant est resté dans l'abri quelques jours. Il tremblait dans sa culotte malgré sa croix de fer. Il se soulageait dans le couloir n'osant sortir... L'attaque doit avoir lieu demain ou après-demain. Cela m'est égal mais il ne faut pas que je sois fait prisonnier si peu de temps avant ma permission ».

Deux jours plus tard, Ludwig Pauquet trouve la mort au combat. Sa lettre n'est jamais partie et fut récupérée par les Français.

Source : Nobécourt (R.-G.), Les fantassins du Chemin des Dames, Editions Bertout, 1983.

2000 pièces d'artillerie, 120.000 tonnes d'obus (convoyées par 400 trains de 30 wagons) ont été rassemblées par les Français du 1er septembre au 4 novembre 1917 afin de préparer l'offensive de la Malmaison et de conserver le terrain conquis !

Semaine n°2 : La poursuite de la bataille de Verdun en 1917

Cours n°3 : Le front de Verdun durant le 1^{er} semestre

LE FRONT DE VERDUN À L'ÉTÉ 1917 : LE TÉMOIGNAGE DE ROMAIN DARCHY



Figure 1 : Romain Darchy, aspirant au 408^e RI,
fait son 2^e séjour à Verdun durant l'été 1917.

Son régiment est engagé dans le secteur de la cote 304 :

« Le 25 juillet 1917, il y avait un jour que nous étions à la coupure d'Esnes. Les orages n'avaient pas cessé de s'abattre, courts, il est vrai, mais en pluie torrentielle. Nous n'avions pas connu, à part la nuit, une demi-heure d'accalmie. La journée, de part et d'autre, les bombardements avaient été continuels. Et ç'avait été un va-et-vient du dehors au-dedans et du dedans au dehors.

Dans les moments de répit, des brancardiers sortaient des boyaux à pas lents et rythmés, transportant de pauvres gars à face blême, sur des brancards desquels s'élevaient des cris de douleur. On avait beau avoir l'habitude de telles visions et de tels gémissements, on ne pouvait pas scruter l'avenir. [...]

Nous devions monter à la cote 304, simplement, avec le fusil, l'équipement, un grand approvisionnement de vivres et de munitions rapporté des cuisines, et ce n'était pas peu.

La cote 304 ? Que pouvait être ce coin-là ?

J'avais naguère entendu parler de ce secteur témoin de luttes épiques. S'y battait-on toujours avec acharnement ? C'était en première ligne, voilà tout ce que nous savions.

La vie d'enfer, on nous l'avait cachée, malgré milles questions auxquelles il n'était pas permis de répondre. [...]

En ligne, dans la nuit du 26 au 27 juillet, il décrit le violent bombardement qui martèle la rive gauche de la Meuse :

« Minuit ! Toujours un ciel couvert qui nous valait des averses. On pataugeait dans la tranchée. On y plongeait même quand on posait les pieds dans un creux qu'il était impossible de remarquer. L'eau vous éclaboussait, les mains essayaient de vous retenir. On redevenait humide et sale de bas en haut, les mains remplies de glaise. On y était habitué, ça ne dégoûtait plus, ça ne faisait que grelotter.

Une atroce fanfare sans accord et sans charme énervait et fatiguait. Il tombait par tonnes de l'acier sur les pentes et dans le ravin. Dans le noir où le moindre cri fait écho, le bombardement inouï avait quelque chose de macabre. On aurait dit que dans les airs roulaient de lourds véhicules. Tous s'entremêlaient et tout se terminait par un choc. On était à se demander comment il se faisait que ces bolides ne se rencontraient pas. Des éclairs jaillissaient de toutes parts, du Mort-Homme au dos d'âne qui masquait Avocourt de la cote 304 jusque dans la forêt de Hesse. Pas un secteur n'était épargné et dans notre tranchée, cela n'amenait pas la moindre lumière. Il était cependant des endroits où ces éclairs luisaient plus nombreux. C'était aux abords des pistes, des boyaux, de la route d'Esnes à Avocourt, du poste de secours, là où la vie passait. Ainsi, on les devinait aisément, ces voies de communication, elles ne cessaient d'être illuminées.

Ce qu'on voyait le jour, le sol piétiné, les excavations, tout ce que le pied foulait, des jets de flammes innombrables en sillonnaient la trace. Ils duraient une seconde à peine. C'étaient des lueurs semblables à l'explosion du magnésium d'un appareil photographique. On aurait cru voir s'entrouvrir les enfers pour laisser s'échapper des démons affolés. Et lorsque l'obus s'abattait tout près d'une piste, au milieu de l'éclair, on apercevait des gens qui galopaient ou s'aplatissaient. Quel beau feu d'artifice c'eût été s'il n'avait semé l'épouvante. [...]

Le 1^{er} août, les Allemands partent à l'assaut du saillant Gauthier entre Avocourt et la cote 304. Darchy et ses hommes, à droite du front attaqué, se trouvent engagés dans la lutte :

« La corvée de soupe était de retour vers deux heures et demi du matin. Elle avait ramené avec elle un jeune soldat du nom de Venot. Incorporé avec la dernière classe, c'est à la cote 304 qu'il recevait le baptême du feu ! Tous les arrivants avaient rejoint peu après la tranchée pour monter eux aussi la garde. La conversation qui chaque matin se passait dans l'abri avait lieu ce jour-là à même les lignes. Le tuyau le plus récent et le plus intéressant qu'avait rapporté la corvée eut vite fait le tour des sections. « Les Boches vont attaquer, c'est sûr ; deux autres prisonniers l'ont dit... » mais on ne savait pas exactement quand ce serait... Ils n'étaient pas assez naïfs pour ne pas comprendre que c'était pour cela que tout le monde était aux aguets...

Au retour du boyau Sckleinard, je m'étais arrêté à l'abri du sergent pour y fumer une pipe. L'obscurité régnait toujours. De quoi allions nous parler si ce n'était de l'attaque prochaine ? J'avais à peine allumé ma bouffarde, nous venions de commencer notre bavardage, lorsque quelques coups de fusils assez lointains partis du côté d'Avocourt vinrent interrompre notre conversation. En vérité, je n'y avais pas attaché grande importance. Mais à ces coups de fusils, succédèrent sans tarder et dans le même parage, des éclatements de grenade et d'obus. L'averse qui tombait là-bas venait à nous sans à-coups, d'un mouvement rythmé (toujours crescendo) comme une vague qui serait partie d'Avocourt pour venir déferler sur nous. Un quart de minute et notre secteur faisait partie de la danse.

Instinctivement, j'avais saisi mon pistolet lance-fusées pendu au côté.

Le temps de me lever et décharger avait suffi pour que nous recevions une grêle d'engins de toutes sortes. J'avais eu beau m'y attendre, j'étais comme figé devant ce changement subit. Maintenant on ne s'entendait plus. Plus de chuchotements, mais de hauts cris couvraient au trois quart les détonations. [...]

- Les voilà !

Brandissant mon pistolet dans un brusque effort, j'appuie sur la gâchette pour faire monter la fusée à six feux, signal de demande de barrage. Dans la pénombre, ils avaient pu nous échapper ces sales Teutons...

Ils grimpent, hésitants sur leur tranchée pour essayer de s'élancer sur nous. Hésitants oui, car leur sortie est saluée à coups de grenade, de fusils, et leurs mitrailleuses ne parviennent pas à nous faire baisser la tête. On tire sans perdre une seconde. Le barrage de 75 suivant de peu l'ascension de la fumée se brise sur la tranchée ennemie. Comme il est beau, notre barrage, comme il est réconfortant ! Les poilus électrisés tirent et tirent sans cesse. Les Boches paraissent cloués.

Leurs formes sombres qu'on distingue faiblement mais suffisamment semblent ne plus savoir s'il faut avancer ou reculer. De leurs engins ils nous aspergent encore. Mais à ce moment-là, on dédaigne ce qui s'abat sur soi, on n'a de pensée que pour l'avant. Les poilus ne s'arrêtent pas de tirer et bientôt leurs yeux ne voient plus un Teuton !... »

Si les Allemands sont stoppés à la cote 304, le saillant Gauthier est repris. Parmi les victimes de la section de Darchy, on compte le petit Venot...

Source : Darchy (R.), Récits de guerre, 1914-1918, Bernard Giovanangeli Éditeur, Ville de l'Aigle, 2012.

Semaine n°2 : La poursuite de la bataille de Verdun en 1917

Cours n°4 : Août-septembre 1917 : l'offensive française sur les deux rives de la Meuse

LES CAHIERS SECRETS DU GÉNÉRAL FAYOLLE (2^e PARTIE)



Dans ces extraits de ses carnets secrets, le général Fayolle relate l'activité sur le front de Verdun du printemps à la fin de l'automne 1917.

« 22 mai : Visite de Souville et de Douaumont. Souville est méconnaissable. A Douaumont quelques casemates sont intactes et on reconnaît les grandes lignes du fort. Les tourelles sont en état de fonctionner. Verdun est aux trois quarts détruit. Le drame de Verdun grandira singulièrement avec le recul. Le nom de Pétain est désormais inscrit dans l'histoire de France.

29 juin : Les Boches ont pris les tranchées d'Humières sur un front de 1500 mètres et une profondeur de 500 mètres. Voilà la cote 304 compromise. Le soir, Verdun. Je retrouve Guillaumat déprimé et Corvisart⁶ aussi.

30 juin : ... Du côté de 304, dans les actions d'aujourd'hui et d'hier, 850 prisonniers...

1er juillet :... Souilly. Guillaumat est toujours pessimiste. Il ronchonne...

3 juillet : ...Devant 304. La situation ne paraît pas dangereuse.

17 juillet : Attaque du saillant Pomérieux à Verdun. Tout ce qu'avait pris le Boche repris, et même plus avec 450 prisonniers...

⁶ Le général Corvisart commande le 16^e Corps d'Armée engagé sur la rive gauche de Verdun.

18 juillet : ... Souilly. Etude du plan d'action du 32^e Corps... Ils réclament, Passaga et Fonclare dont il a fait un adepte, une artillerie ridicule, jusqu'à cinq et même six artilleries divisionnaires pour deux divisions en ligne...

8 août : ... Visite au 16^e Corps, à Regret. Son chef est peu ardent...

11 août : Commencement de la préparation d'artillerie...

16 août : ... Retard encore d'un jour, ce sera pour le 20. Visite du pèlerinage à Benoîte-Vaux. Grâces... Arrêt à Souilly, Guillaumat est plus convenable.

17 août : Le temps s'est enfin remis... Coup de main des Boches qui prennent encore 500 prisonniers à la droite de Passaga...

20 août : 10 heures. L'attaque a réussi. 304 est repris avec 1 800 prisonniers, le Mort-Homme aussi avec 800. 344 également. Hier la préparation était excellente. Elle a duré sept jours, plus deux de contre-batteries, et emploi cette nuit d'obus spéciaux⁷. Le Boche devait certainement être abruti. Je pense qu'on fera 5 000 prisonniers.

Soir, vu de l'observatoire l'attaque de la côte de l'Oie par la Légion. Pétain, Painlevé et Albert Thomas sont là. 304 n'est pas pris.

21 août : Samogneux a été enlevé hier soir...

24 août : La cote 304 est enlevée. On comptait hier soir 7 640 prisonniers, dont 168 officiers, 30 canons, 34 minenwerfer, 200 mitrailleuses. On a fait en outre 500 prisonniers à 304.

26 août : ... Beaumont est pris, puis reperdu, mais les autres objectifs sont atteints. 1 100 prisonniers, dont 32 officiers.

27 août : ... Reçu l'Illustration qui publie le portrait de Guillaumat. Mon nom n'est pas prononcé. C'est l'inverse de ce qui se passait sur la Somme où Foch accaparait tout. Décidément je ne suis pas fort en réclame. Mais il importe peu.

Il a été tiré depuis le 20 : 3 millions d'obus de 75, 1 million et demi d'artillerie lourde.

29 août : Remise à Pétain de la grand-croix de la Légion d'honneur à la citadelle de Verdun...

8 septembre : Attaque du plateau des Caurières... 800 prisonniers.

⁷ C'est-à-dire gaz.

9 septembre : Contre-attaque des Boches qui reprennent beaucoup de terrain. Nous le reprenons à notre tour. Mais je soupçonne qu'il y a du bluff dans les comptes rendus de Guillaumat. Ce Guillaumat est féroce dans son habileté. Après m'avoir supprimé dans les comptes rendus il me supprime dans les photos. Je n'existe plus. Et il a un toupet !...

14 septembre : ...Les Boches ont enlevé la plus grande partie des tranchées conquises en avant des Caurières-Beaumont...

18 septembre : ...A Souilly, je leur refuse (Pétain approuvant) l'autorisation de reprendre l'opération Caurières-Beaumont avec la 57^e [DI]. Ils sont furieux ! Notamment Passaga qui initialement ne voulait pas attaquer. Farceur, va ! Ils sentent une bonne division derrière eux et ils n'hésitent pas à la jeter dans la fournaise pour réparer un de leurs échecs et consolider ce qui leur reste de gain de ce côté. Avec celle qui relèverait la 37^e, cela ferait six divisions engagées sur ce front. Non, tout de même...

2 octobre : ...Souilly. Ils [les Français] ont perdu la tranchée de Trèves... 150 prisonniers.

9 octobre ...Souilly. Ils [Guillaumat et ses subordonnés sur le front de Verdun] demandent trois semaines pour dégager [la cote] 344. Trois semaines pour préparer un bond de 600 m sur un front de 3 kilomètres...

10 octobre ...J'apprends que les Boches ont occupé le bois de la Chaume et notre première ligne sur un front de 800 mètres environ.

18 octobre : ... La II^e Armée a perdu l'élément de la tranchée de Trèves qui lui restait. Elle a été rognée par les Boches par fractions successives, faute de vouloir faire les coups de main nécessaires...

23 octobre : Guillaumat est beaucoup plus maniable. Il est convenable, parce qu'il a pris une tape à l'ouvrage du Buffle...

30 octobre : ... Souilly. Pourquoi Guillaumat laisse-t-il manger le bois de la Chaume par une infanterie à peu près égale et une artillerie inférieure ? Mystère, comme tout ce que fait cet homme. On ne sait jamais ce qu'il veut...

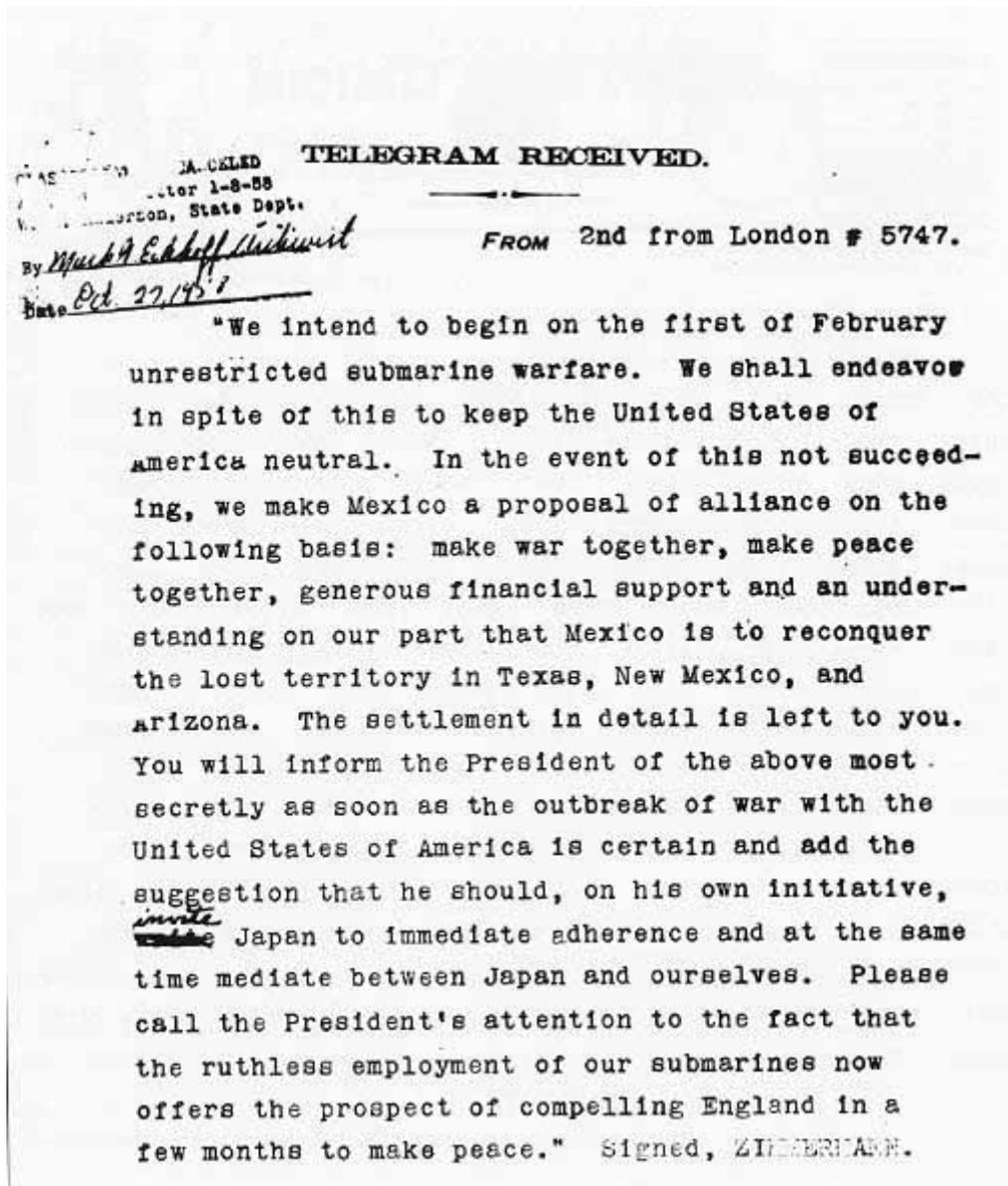
Ces combats de grignotage finissent le 26 novembre avec la conquête définitive de la tranchée de Trèves par les Français qui met totalement à l'abri la cote 344.

Source : Maréchal Fayolle, Cahiers secrets de la Grande Guerre, présentés et annotés par Henry Contamine, Plon, 1964.

Semaine n°3 : 1917, année des ruptures diplomatiques et politiques

Cours n°2 : L'entrée en guerre des États-Unis (avril 1917)

LE TELEGRAMME ZIMMERMANN



Le texte du télégramme envoyé par le ministre des Affaires étrangères allemand, Arthur Zimmermann à l'ambassadeur d'Allemagne au Mexique, Heinrich von Eckardt, le 16 janvier 1917

« Nous avons l'intention d'inaugurer la guerre sous-marine à outrance, le 1er février. En dépit de cela, nous désirons que les États-Unis restent neutres, et si nous n'y réussissons pas, nous proposons une alliance au Mexique.

Nous ferons la guerre ensemble et nous ferons la paix ensemble. Nous accorderons notre appui financier au Mexique, qui aura à reconquérir les territoires du Nouveau Mexique, du Texas et de l'Arizona.

Les détails du règlement sont laissés à votre initiative.

Vous aurez à informer le président du Mexique de la proposition ci-dessus aussitôt que vous serez certain de la déclaration de guerre avec les États-Unis, et vous suggérerez que le président du Mexique, de sa propre initiative, communique avec le Japon, proposant à cette dernière nation d'adhérer immédiatement à notre plan, et vous offrirez en même temps d'agir comme médiateur entre l'Allemagne et le Japon.

Veillez attirer l'attention du président du Mexique sur l'emploi sans merci de nos sous-marins qui obligera l'Angleterre à signer la paix dans quelques mois.

Signé : ZIMMERMANN »

Semaine n°3 : 1917, année des ruptures diplomatiques et politiques

Cours n°2 : L'entrée en guerre des États-Unis (avril 1917)

LES QUATORZE POINTS DE WILSON

Le 8 janvier 1918, le président Woodrow Wilson présente devant le Congrès les buts de guerre poursuivis par les États-Unis. Ceux-ci reposent sur les quatorze points suivants :

1. « **Des traités de paix ouverts**, auxquels on a librement abouti, après lesquels il n'y aura ni action ou décision internationale privée d'aucune nature, mais une diplomatie franche et transparente »
2. « **Une absolue liberté de navigation sur les mers**, en dehors des eaux territoriales, en temps de paix, aussi bien qu'en temps de guerre, sauf si les mers doivent être en partie ou totalement fermées afin de permettre l'application d'alliances internationales. »
3. « **Le retrait, autant que possible, de toutes les barrières économiques**, et l'établissement d'une égalité des conditions de commerce parmi toutes les nations désirant la paix et s'associant pour la maintenir. »
4. « Des garanties adéquates à donner et à prendre afin que **les armements nationaux soient réduits au plus petit point possible compatible avec la sécurité intérieure**. »
5. « **Un ajustement libre, ouvert, absolument impartial de tous les territoires coloniaux**, se basant sur le principe qu'en déterminant toutes les questions au sujet de la souveraineté, **les intérêts des populations concernées soient autant pris en compte que les revendications équitables du gouvernement dont le titre est à déterminer**. »
6. « **L'évacuation de tout le territoire russe** et règlement de toutes questions concernant la Russie de sorte à assurer la meilleure et plus libre coopération des autres nations du monde en vue de donner à la Russie toute latitude sans entrave ni obstacle, de décider, en pleine indépendance, de son propre développement politique et de son organisation nationale ; pour lui assurer un sincère et bienveillant accueil dans la Société des Nations libres, avec des institutions de son propre choix, et même plus qu'un accueil, l'aide de toute sorte dont elle pourra avoir besoin et qu'elle pourra souhaiter. Le traitement qui sera accordé à la Russie par ses nations sœurs dans les mois à venir sera la pierre de touche de leur bonne volonté, de leur compréhension des besoins de la Russie, abstraction faite de leurs propres intérêts, enfin, de leur sympathie intelligente et généreuse. »
7. « **La Belgique**, et le monde entier agréera, **doit être évacuée et restaurée**, sans aucune tentative de limiter sa souveraineté dont elle jouit communément aux autres nations libres. Nul autre acte ne servira comme celui-ci à rétablir la confiance parmi les nations dans les lois qu'elles ont établi et déterminé elles-mêmes pour le gouvernement de leurs relations avec les autres. Sans cet acte curateur, l'entière structure et la validité de la loi internationale est à jamais amputée. »

8. « **Tous les territoires français devraient être libérés, les portions envahies rendues, et les torts causés à la France par la Prusse en 1871, concernant l'Alsace-Lorraine**, qui a perturbé la paix mondiale pendant près de 50 ans, **devraient être corrigés**, de telle sorte que la paix soit de nouveau établie dans l'intérêt de tous. »

9. « **Un réajustement des frontières d'Italie** devrait être effectué le long de **lignes nationales** clairement reconnaissables. »

10. « **Aux peuples d'Autriche-Hongrie**, dont nous désirons voir sauvegarder et assurer la place parmi les nations, devra être accordée au plus tôt la possibilité d'un développement autonome. »

11. « **La Roumanie, la Serbie et le Monténégro devraient être évacués** ; les territoires occupés devraient être restitués ; à la Serbie devrait être assuré un accès à la mer libre et sûr ; les relations des États des Balkans entre eux devraient être déterminés par une entente amicale le long de lignes historiquement établies d'allégeance et de nationalité ; des garanties internationales quant à l'indépendance politique et économique, et l'intégrité territoriale des États des Balkans devrait également être introduites. »

12. « Aux régions turques de l'**Empire ottoman** actuel devraient être assurées la souveraineté et la sécurité ; **mais aux autres nations qui sont maintenant sous la domination turque on devrait garantir une sécurité absolue de vie et la pleine possibilité de se développer d'une façon autonome** ; quant aux Dardanelles, elles devraient rester ouvertes en permanence, afin de permettre le libre passage aux vaisseaux et au commerce de toutes les nations, sous garantie internationale. »

13. « **Un État polonais indépendant devrait être créé**, qui inclurait les territoires habités par des populations indiscutablement polonaises, auxquelles on devrait assurer un libre accès à la mer, et dont l'indépendance politique et économique ainsi que l'intégrité territoriale devraient être garanties par un accord international. »

14. « **Une association générale des nations doit être constituée sous des alliances spécifiques ayant pour objet d'offrir des garanties mutuelles d'indépendance politique et d'intégrité territoriale aux petits comme aux grands États.** »

Les « quatorze points » du président américain serviront de base aux négociations pour les traités de paix de 1919-1920.

Semaine n°3 : 1917, année des ruptures diplomatiques et politiques

Cours n°3 : L'armée américaine en 1917 : « année zéro »

LES PREMIÈRES VICTIMES DE L'ARMÉE AMÉRICAINE LORS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

La première unité américaine à monter au front est la 1st Division composée des 16^e, 18^e, 26^e et 28^e Régiments d'Infanterie. Les Américains viennent occuper, conjointement avec une unité française (la 18^e DI), une petite partie du front de Lorraine au nord-est de Lunéville.

Dans la nuit du 21 au 22 octobre 1917, les premiers « Doughboys » ou « Sammies », comme on surnomme les soldats américains, occupent à côté de leurs frères d'armes français les tranchées entre Arracourt et Parroy.



Sur ce canevas de tir, nous voyons en rouge les tranchées occupées par les troupes françaises et américaines. En bleu ont été tracées les tranchées allemandes.

Le mardi 23 octobre 1917, le premier coup de canon américain de la guerre est tiré par un canon de 75 mm (une pièce d'artillerie française) vers une batterie allemande entre les villages de Réchicourt et de Xanrey.

La première victime est le sous-lieutenant D.H. Harden, blessé à la cuisse par des éclats d'obus dans des collines situées à l'ouest d'Arracourt.



Source : L'illustration

Ayant pris connaissance que des soldats américains tenaient ce secteur, les Allemands décident de monter une attaque locale afin de tester la combativité des « Sammies » et de faire des prisonniers.

Le 3 novembre 1917, vers 3h30 du matin, l'artillerie allemande s'en prend violemment au centre de résistance « Artois », réseau de tranchées, situé au nord-est de Bathelémont-lès-Bauzemont, occupé par les Américains du 16^e Régiment d'Infanterie. Alors que les obus de 77, 105 et 150 mm s'abattent sur les positions américaines, incitant les défenseurs à se réfugier dans leurs abris, les Stosstruppen du 7^e Régiment d'Infanterie de Landwehr bavarois font des brèches dans le réseau de barbelés ennemi et pénètrent dans les tranchées tenues par les « Doughboys ». Sous les tirs des deux artilleries ennemies qui embrasent l'ensemble du secteur d'attaque, le combat oppose 500 hommes, à moitié américains, à moitié allemands.

À 3h50, les Bavarois se replient vers leurs positions de départ, comme le prévoyait le plan d'opération. Ils emportent avec eux 11 prisonniers (dont 3 blessés). Cette opération leur a coûté 9 blessés (dont 2 qui meurent le jour même) et 1 prisonnier capturé par les Américains. De leur côté, les « Sammies » déplorent la perte, outre les prisonniers, de 3 tués et 5 blessés.

Les trois premiers tués s'appelaient :

- Thomas F. ENRIGHT (20 ans)
- James Bethel GRESHAM (24 ans)
- Merle D. HAY (21 ans)

Ils sont tous les trois solennellement inhumés l'après-midi du 4 novembre 1917 en présence du général Bordeaux qui commande la 18^e DI. Le piquet d'honneur est composé de soldats français et américains.



Tombes des premiers soldats de l'armée américaine à Bathelémont-lès-Bauzemont. Source : BDIC ; Source : Les trois premiers Américains tombés dans les champs de France, Association Jean-Nicolas Stofflet, Bathelémont, 1999.



D'autres soldats américains seront inhumés par la suite à proximité des premières sépultures.
Source : BDIC

Semaine n°3 : 1917, année des ruptures diplomatiques et politiques

Cours n°4 : Le basculement de la Russie dans la Révolution

LES RÉVOLUTIONS DE FÉVRIER ET OCTOBRE 1917

Dans leur ouvrage, 1914-1918, le grand bouleversement, les historiens Jay Winter et Blaine Baggett présentent à hauteur d'individus les événements qui ont fait disparaître l'empire des Romanov.

La révolution de février 1917

Au début de 1917, un rapport de police indique :

« Le prolétariat de la capitale est au bord du désespoir ; on pense que la plus petite explosion, due au moindre prétexte, conduira à des émeutes incontrôlables, avec des dizaines de milliers de victimes. Effectivement, les conditions d'une telle explosion sont tout à fait remplies ; la situation économique des masses, en dépit d'une importante hausse des salaires, est proche de la détresse... Même si on estime que les salaires ont augmenté de 100%, le coût de la vie s'est accru de 300%. L'impossibilité d'obtenir les produits, la perte de temps que signifient des heures de queue devant les magasins, la mortalité croissante due aux mauvaises conditions de logement, au froid et à l'humidité résultant du manque de charbon... toutes ces conditions ont créé une telle situation que la masse des ouvriers industriels est prête à se laisser aller aux excès les plus sauvages d'une émeute de la faim. »

Le comte de Chambrun, rattaché à l'ambassade de France en Russie, est témoin des événements insurrectionnels à Petrograd en février 1917 :

« Pendant que le Palais de Justice brûlait, le régiment Pavlovsky sortit de sa caserne, la fanfare en tête. Je vis passer ces bataillons en rangs serrés, conduits par des caporaux et des sergents. Instinctivement, je les suivis. A ma surprise, ils marchèrent vers le Palais d'Hiver, y pénétrèrent, salués par les sentinelles, l'envahirent et l'occupèrent. J'attendis quelques instants, et je vis le drapeau impérial descendre lentement, tiré par des mains invisibles. Peu après, seul dans ce square couvert de neige, le cœur lourd, je vis le drapeau rouge flotter sur le palais. »

La révolution d'octobre 1917

Trotsky raconte le coup d'État des Bolcheviques du 25 octobre 1917 :

« 24 octobre, un matin gris, très tôt. J'ai parcouru tout le bâtiment, d'un étage à l'autre... Les soldats traînaient leurs mitrailleuses le long des sols de pierre des interminables couloirs du

Smolny⁸ encore à moitié plongés dans la pénombre... Il y a une cabine téléphonique dans la grande pièce vide adjacente à la nôtre, et la sonnerie retentit sans cesse, à propos de questions importantes ou anecdotiques. Chaque sonnerie augmente l'intensité du silence. »

Dans la nuit, les Bolcheviques s'emparent des points clés de la capitale russe, aidés parfois par des détachements de soldats :

« Un coup de téléphone de Pavlovsk m'informe que le gouvernement [Kerenski] a fait venir un détachement d'artillerie, un bataillon de soldats de choc de Tsarskoïe Selo...J'ordonne aux commissaires de positionner des défenses militaires fiables le long des routes menant à Petrograd et d'envoyer des agitateurs à la rencontre des détachements appelés par le gouvernement... « Si vous ne réussissez pas à les arrêter avec des paroles, utilisez vos armes. Vous en répondrez avec votre vie. » ».

Au fur et à mesure des heures, les Bolcheviques s'emparent d'autres positions clés :

« Au terminus de chemin de fer, des commissaires nommés spécialement surveillent les trains qui arrivent et ceux qui partent, et plus particulièrement les mouvements de troupes. Aucune nouvelle alarmante ne nous arrive de là. Tous les points les plus importants de la ville tombent entre nos mains, presque sans résistance, sans combats, sans blessés. Seul le téléphone nous informe : « Nous y sommes ! ».

Les révolutionnaires ont pris le contrôle de Petrograd. La tension retombant un peu, Trotski réalise l'importance de l'événement :

« Donne-moi une cigarette », demandai-je à Kamenev⁹... Je tirai une ou deux bouffées, mais soudain, tout en disant « Il ne me manquait que cela ! », je m'évanouis... En revenant à moi, j'aperçus le visage effrayé de Kamenev, penché au-dessus de moi. « Voulez-vous que j'aille chercher un médicament ? demanda-t-il. « Ce serait beaucoup mieux, répondis-je après un moment de réflexion, si vous me cherchiez quelque chose à manger. » Je tentai de me rappeler la dernière fois que j'avais avalé quelque chose, mais je n'y arrivai pas. En tout cas, ce n'était pas hier. »

Quelques heures plus tard, ayant appris la fuite de Kerenski, Trotski s'adresse au Soviet de Petrograd :

« [Les délégués du Soviet m'écoutèrent] dans un silence tendu pendant quelques secondes. Puis les applaudissements commencèrent. Des applaudissements songeurs plutôt qu'un tonnerre d'applaudissements. L'assemblée éprouvait des sentiments intenses et était dans l'expectative... La plus forte résistance de l'ancien monde nous attendait sans doute ; et les luttes, la famine, le froid, les destructions, le sang et la mort. Beaucoup se demandaient :

« Pourrons-nous surmonter tout cela ? » ».

Source : Winter (J.) et Baggett (B.), 1914-1918, le grand bouleversement, Presses de la cité, 1997.

⁸ L'institut Smolny est le bâtiment de Petrograd choisi par Lénine pour servir de quartier général aux Bolcheviques.

⁹ Lev Kamenev est un proche collaborateur de Lénine.

Semaine n°3 : 1917, année des ruptures diplomatiques et politiques

Cours n°5 : Clémenceau président du Conseil

DISCOURS DE GEORGES CLÉMENTEAU

« Je fais la guerre » (8 mars 1918)

Ce discours de Georges Clemenceau est prononcé cinq jours après la signature du traité de paix de Brest-Litovsk qui voit la sortie de la guerre de la Russie. Clemenceau monte à la tribune de l'Assemblée nationale pour soumettre son gouvernement à la confiance des députés. Il veut montrer par là sa détermination à poursuivre la lutte.

« M. le président du Conseil [Georges Clemenceau] : Messieurs toute ma politique tend à ce but : maintenir le moral du peuple français à travers une crise qui est la pire de toute son histoire.

[...]

Parmi nos actes, quels qu'ils soient, je vous défie d'en trouver un qui ne soit inspiré de cette unique pensée : sauvegarder l'intégrité de l'héroïque moral du peuple français. Cela nous le voulons, cela nous le faisons, cela nous continuerons à le faire.

Ce moral a été admirable, quoi que vous en disiez.

Joseph Brenier [député de l'Isère] : Nous en sommes convaincus.

Le président du Conseil : Il n'en est pas moins vrai qu'il y a eu des heures où l'on n'aurait pas pu monter à cette tribune pour tenir le langage que je tiens. Je n'incrimine personne, ce n'était pas la faute des hommes, mais d'une situation générale sur laquelle je n'ai rien à dire. Mais, aujourd'hui, c'est une chose énorme pour le pays de pouvoir penser et lever la tête, regarder les amis et les ennemis les yeux dans les yeux, et de se dire : «Je suis le fils d'une vieille histoire qui sera continuée, mon peuple a écrit, mon peuple a pensé, ce qu'il a fait. Nos neveux l'écriront, nos neveux le penseront. Nos neveux le feront. »

(Applaudissements.)

Voilà pourquoi je suis au gouvernement et pas pour autre chose. Le moral de nos soldats fait l'admiration de leurs officiers, comme de tous ceux qui vont les voir. Pas d'excitation, une sérénité d'âme au-dessus de l'étonnement, des propos tranquilles et gais, un bon sourire de confiance, et quand on parle de l'ennemi, un geste auquel s'ajoute quelquefois une parole qui fait comprendre que tous ces efforts viendront s'épuiser devant le front français. (Applaudissements.)

Et les parents de ces hommes, les pères, les mères, nous les connaissons : stoïques eux aussi. Pas de plaintes, pas de récriminations. Que la paix publique ait pu être maintenue comme elle l'a été pendant quatre ans, c'est à l'éloge, je le dis, des gouvernements précédents.

(« Très bien ! Très bien ! ») Et aussi du peuple français lui-même. (Applaudissements.)

Cela, il faut le continuer, mais il y a peut-être des milieux où cela est devenu plus difficile qu'autrefois.

Il y a l'excuse de la fatigue, des mauvaises paroles, il y a l'excuse des propos semés par des agents de l'ennemi ; il y a l'excuse de la propagande allemande. Mais malgré tout cela, le moral des Français est immuable. Les civils ne sont pas au-dessous des poilus. (Applaudissements.)

Eh bien, messieurs ! Voilà quatre mois que nous sommes au pouvoir. Je ne veux pas m'attribuer le mérite de ce résultat ; je n'en ai pas un instant la pensée, mais nous avons peut-être concouru à le maintenir, à l'aider, en tout cas. Moi et mes collègues, j'en suis bien sûr, nous nous y sommes tout uniquement consacrés. Je ne viens pas vous demander l'ordre du jour de confiance ; je ne le ferai que parce que vous m'y obligez. Aujourd'hui, je serais resté à mon banc si vous ne m'aviez pas provoqué ; je ne serais pas monté à cette tribune ; j'y monte.

Mais, au moins, ne vous prononcez pas contre moi parce qu'il y a je ne sais quelle histoire de dossier égaré dans tel ou tel tiroir, dans tel ou tel bureau. Ayez le courage de votre opinion, dites pourquoi vous votez contre moi. Vous votez contre moi parce que vous voulez la guerre sans doute, mais pas par les procédés qui sont les miens. J'aurai le courage d'aborder ce point avant de finir. On dit : « Nous ne voulons pas la guerre, mais il faut la paix le plus tôt possible. »

Ah ! Moi aussi, j'ai le désir de la paix le plus tôt possible et tout le monde la désire. Il serait un grand criminel celui qui aurait une autre pensée, mais il faut savoir ce qu'on veut. Ce n'est pas en bêlant la paix qu'on fait taire le militarisme prussien.

(Vifs applaudissements à gauche, au centre et à droite.)

Tout à l'heure, monsieur Constant me lançait une petite pointe sur mon silence en matière de politique étrangère. **Ma politique étrangère et ma politique intérieure, c'est tout un. Politique intérieure, je fais la guerre ; politique étrangère, je fais la guerre. Je fais toujours la guerre.**

(Applaudissements sur les mêmes bancs. Mouvements divers.) »

La confiance lui est accordée par 374 voix contre 41.

Discours du 11 novembre 1918 devant l'Assemblée nationale

« Je cherche vainement ce qu'en pareil moment, après cette lecture devant la Chambre des représentants de la France, je pourrais ajouter. Je vous dirai seulement que dans un document allemand dont par conséquent, je n'ai pas à donner lecture à cette tribune, et qui contient une protestation contre les rigueurs de l'armistice, les plénipotentiaires de l'Allemagne reconnaissent que la discussion a été dans un grand esprit de conciliation.

Pour moi, cette lecture faite, je me reprocherais d'ajouter une parole, car, dans cette grande heure, solennelle et terrible, mon devoir est accompli.

Un mot seulement.

Au nom du peuple français, au nom du gouvernement de la République française, le salut de la France une et indivisible à l'Alsace et à la Lorraine retrouvées.

(Les députés se lèvent. - Applaudissements enthousiastes.)

Et puis honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire !

(Longs applaudissements unanimes)

Nous pouvons dire qu'avant tout armistice, la France a été libérée par la puissance de ses armes (applaudissements prolongés), et quand nos vivants, de retour sur nos boulevards, passeront devant nous, en marche vers l'Arc de Triomphe, nous les acclamerons.

Qu'ils soient salués d'avance pour la grande œuvre de reconstruction sociale.

(Vifs applaudissements)

Grâce à eux, la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal. »

Source : www.assemblee-nationale.fr

Semaine n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°1 : 1918 : année décisive de la guerre

LA REPRISE DE LA GUERRE DE MOUVEMENT VUE PAR LE CAPITAINE DESAGNEAUX



Le capitaine Désagneaux

Au printemps 1918, la guerre de mouvement reprend sur le front de l'ouest. Le capitaine Désagneaux est engagé avec son régiment, le 359^e RI, dans la bataille du Matz (9-13 juin 1918). Le 11 juin 1918, son régiment doit rejoindre le village de Courcelles en partant de Tricot (à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Compiègne) pour ensuite attaquer le village de Mortemer.

Le mouvement commence par une chaude journée ensoleillée :

« Devant nous des champs, rien que des champs, les blés sont hauts, on ne découvre que des épis dorés. La guerre n'a pas encore passé par là. Dans le lointain, à 3 ou 4 kilomètres, le clocher de Courcelles se dresse dans un paysage verdoyant et, plus loin, la ligne des bois de Rollot, Mortemer, formant une masse sombre. Nous avons l'impression que, sitôt la voie ferrée franchie, nous serons en pleine vue de l'ennemi. Le terrain est plat comme un billard.

On ne comprend pas encore une attaque dans ces conditions, cela ressemble à de la folie.

Mais il n'y a pas à palabrer, les capitaines sont partis donner des ordres, il est 9h45, dans un grand brouhaha le régiment s'ébranle.

A ce moment arrive les officiers de tanks qui se mettent à notre disposition. 4 tanks doivent marcher avec mon bataillon : ils me rejoindront à Courcelles.

Les 6^e et 10^e bataillons sont partis, c'est à notre tour de déboîter. Dans un ordre parfait, les compagnies s'ébranlent. C'est admirable. On se croirait sur un terrain de manœuvre. Tout le monde marche comme à l'exercice.

Mais à peine avons-nous passé la voie ferrée [de Tricot], les premiers obus nous éclaboussent et, devant nous, les bataillons de tête sont en pleine fumée. L'ennemi a vu le mouvement, il tire de toutes ses pièces. Toute la plaine est aspergée de 105 et de 150. On distingue nettement trois barrages successifs. Et nous avons près de 4 kilomètres à faire pour atteindre Courcelles, où nous trouverons seulement les lignes françaises. On croit rêver. Est-ce possible qu'on fasse attaquer la division dans de semblables conditions, on avance en pleine folie. On avance cependant, soufflant à peine pour observer la marche, inspecter l'horizon. Personne ne dit un mot, devant nous un barrage fait jaillir la terre en grandes gerbes de toutes sortes, comment pourrons-nous passer ? Le soleil nous brûle de ses feux, les avions ennemis sont sur nous. Il y a si longtemps que nous sommes partis – semble-t-il- et il y a encore tout à faire.

Nous voilà en plein barrage, la terre vole de toutes parts, c'est le feu et la fumée qui nous enveloppent, on se presse, on court presque pour franchir cette muraille. [...] »

Le barrage d'artillerie finit par être franchi avec des pertes.

« Nous repartons. On marche difficilement dans ces grands champs de blé, et, maintenant, à tout moment, des blessés vont surgir. Ils sont abandonnés là, dans les hautes herbes, sans secours. Tombés, les autres ont continué, eux sont restés sur place. Ceux qui peuvent marcher s'enfuient vers l'arrière ; ceux qui sont blessés aux jambes, au ventre, ou plus grièvement se pansent en attendant des secours. Le secours ! Quand leur arrivera-t-il ? Le régiment est passé, les retrouvera-t-on seulement dans ces champs immenses, couchés dans ces hauts blés ? Combien vont finir de mourir sans soins, pourrir sur place !

Cependant nous avançons toujours, sous le soleil brûlant, sous le feu de l'ennemi. Son tir s'acharne. Nous avons à traverser des tranchées, des boyaux de deuxième ou troisième ligne, puis des réseaux de fil de fer. On enjambe, on s'écorche, on se déchire, on va, on se presse quand même, le clocher est encore loin, il faut arriver.

Deuxième barrage. Halte. Soufflez, il faudra allonger le pas. Nous sommes dans un nuage, de nouveau la terre vole, la poudre nous aveugle, les obus nous plaquent à terre. Des gémissements de blessés, des cris, des plaintes, on va, ce n'est pas le moment de s'arrêter. On tombe, on se relève, on repart. On ne voit plus rien, c'est fou. Cependant le jour revient, le barrage est franchi.

Arrêt. On se compte. Il en manque à l'appel. Impossible de porter secours à ces pauvres diables.

Les équipes de brancardiers sont désorganisées maintenant, les hommes sont tombés, des brancards ont été abandonnés en route. Que se passera-t-il plus loin ?

Cependant nous ne sommes pas au bout, le 3^e barrage est là devant nous, qui nous attend. [...]

10h30. Nous marchons depuis $\frac{3}{4}$ d'heure, les compagnies de tête ont du flottement, on ne distingue plus les bataillons de ligne. Les pertes doivent être énormes, comment irons-nous jusqu'au bout ?

L'artillerie ennemie semble redoubler de fureur, les obus arrivent en pluie, bientôt le barrage se précise. Mais que font donc nos artilleurs ? On n'entend rien passer au-dessus de nous. Sont-ils en place seulement ? Et avec quoi tireraient-ils ? De pauvres petits 75, alors que les boches ne nous envoient que des 105 et des 150 et que les 210 tombent en force sur Courcelles ?

Cette journée se rapproche de plus en plus de la folie. Cependant nous avançons, fourbus, épouvantés, nous tendons le dos avec l'idée d'aller plus vite pour être enfin au but.

Le but ? Qui donc le connaît ? On nous a dit : direction Courcelles, puis Mortemer. Et ensuite ? – les grands chefs savent-ils seulement ce que nous devons faire ? – sans doute que non, car pour expliquer cette folle journée, on nous dira ensuite que notre division était sacrifiée, qu'elle avait pour mission de faire diversion, d'arrêter le boche coûte que coûte, pour favoriser l'attaque des autres divisions sur Resson-sur-Matz ! [...] »

Désagneaux et ses hommes franchissent un troisième barrage d'artillerie :

« La terre vole de toute part : nous sommes criblés d'éclats, de soufre, de limon, des hommes s'arrêtent touchés, et soudain – un énorme phsst ! – floc ! un 150 s'est fiché en terre sous nos pieds. Il était à ce point sur nous, que personne ne s'est couché. Chacun a eu l'impression que c'était la fin. La floc fini, on se regarde – l'obus n'a pas éclaté !!! Nous devions périr là, dix ou quinze, c'est inouï, insensé, l'obus n'a pas éclaté ! On ne veut pas le croire, et malgré les rafales qui nous guettent, tous nous jetons un coup d'œil sur le trou qu'a laissé le projectile. C'est tellement incroyable, je fouille avec ma canne, il est là à un mètre sous terre, planté sous nos pieds. Allons, il y a de l'espoir, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui. [...]

A présent, les balles sifflent autour de nous, nous nous rapprochons, nous sommes dans le feu des mitrailleuses. Au moment où nous atteignons enfin nos tranchées de ligne à Courcelles, un cri, à côté de moi : « Mon capitaine, je suis touché ! ». Pierre est à terre, le sang pisse de son pied ; il a reçu une balle de mitrailleuse dans le jarret. Il ne peut marcher, que faire ? Les brancardiers n'existent plus, je n'ai personne pour le porter, il faut que nous allions de l'avant.

Cependant il m'implore : « Mon capitaine, ne me laissez pas là. ». Péniblement, nous le traînons jusqu'à la tranchée. Il est onze heures. Nous soufflons. Les tanks ne sont pas encore là. Où sont les bataillons de première ligne ? Où sont mes compagnies ? Que sont devenus les hommes, les officiers dans cette fournaise ?

Aller plus loin ? Il faut d'abord se regrouper, reprendre de la cohésion. Le colonel est introuvable, impossible de rien savoir. Et soudain, un cri : les chars d'assaut ! Ce sont de gros Saint-Chamond. Les voilà qui avancent – masses monumentales – sur la route en pleine lumière.

Quel spectacle ! Les boches concentrent le feu de toutes leurs pièces sur eux, c'est un déluge de feu. Certains sont anéantis sur place, d'autres sont en flammes, d'autres titubent et cherchent à gagner la plaine pour sombrer un peu plus loin, d'autres encore parviennent à franchir les lignes pour aller mourir cent mètres en avant. En un quart d'heure, tout est fini ; cette journée nous aura coûté 37 chars sur 40 qui accompagnaient la division.

Aussitôt la fin de ces chars, nos yeux se portent vers le ciel, une nuée d'avions boches fonce sur les nôtres au nombre de dix environ. C'est un massacre. Les mitrailleuses crépitent ; nos avions luttent un contre dix ! Cinq des nôtres succombent en un instant. On ne pense plus à ce qui peut se passer en avant de soi. Le cœur étreint, la gorge serrée, nous regardons flamber ces appareils qui viennent s'anéantir sur le sol.

Quel spectacle que ces avions touchés en plein vol, le réservoir prenant feu, et désemparés, dans un tourbillon de flammes, venant s'abattre à terre.

Tout le monde est consterné, la lutte est si inégale que chacun demande grâce pour les nôtres, on a envie de leur crier : « non, non, assez, rentrez, n'allez pas plus avant. Nous fantassins nous resterons là, vous ne pouvez rien, vous êtes trop peu, allez-vous en. »

Ensuite seulement, nous examinons notre position ; nous sommes tombés dans un boyau où se trouvent des hommes du 49^e RI, du 39^e et du 18^e RI. Eux non plus ne savent pas où ils sont, ce qu'ils vont faire, ni ce qu'ils ont devant eux. Ils sont venus là la nuit pour attaquer au matin, ils ont attendu les ordres et ils attendent encore. Pendant leur attente, ils nous ont vus déboucher en plein champ, comme à l'exercice, ils ont vu l'hécatombe, ils crient à la folie.

Mais soudain, leurs officiers me voyant arriver avec quelques troupes accourent. C'est l'accent du midi. Ils entrevoient en moi le sauveur. « Les Boches nous harcèlent, nous n'avons plus de munitions, nous partons, vous êtes là, restez. »

Ah ! bien oui, ai-je des ordres à recevoir d'eux ? Je les renvoie poliment à leurs positions en les prévenant que si leurs hommes se sauvent je fais tirer dessus.

Interloqués, ils rejoignent leur poste, mais bientôt, un brouhaha, un sauve-qui-peut, partout c'est la reculade, la fuite. Les officiers crient à leurs hommes de se replier, me jetant en passant qu'ils n'ont plus de munitions et qu'ils s'en vont.

Malgré moi, je leur crie, « lâches ! gens du midi ! ». Mais là, devant nous, un flot noir : le boche attaque. Deux ou trois compagnies s'avancent baïonnette au canon. Je n'ai personne sur ma gauche, nous allons être tournés, débordés.

Une mitrailleuse en action, les fusils mitrailleurs – tirez !- tous ici – feu !- feu encore feu ! Les fusils brûlent la main, on tire, on tire, les fusils mitrailleurs, la mitrailleuse criblent le boche. Nous les voyons culbuter et bientôt revenir vers leur ligne à la débandade. [...]

Le temps marche. Midi, Une heure. Le soleil brûle de tous ses feux. Le canon a concentré son tir sur Courcelles en flammes. A 16 heures, le clocher s'effondrera, le pays n'existera plus qu'à l'état de ruines. [...]

Nous nous organisons sur place en attendant les ordres : les boches redeviennent agressifs, à tout moment ce sont des combats à la grenade. Quelle journée, bon Dieu !

Et bientôt des nouvelles tristes, lugubres nous parviennent, apportées par les agents de liaison, je reste anéanti : tous les anciens du régiment sont par terre. Il y a deux heures, je leur serrais la main, à présent ils ne sont plus qu'une bouillie informe, charogne qui peut-être pourrira au soleil. Tout cela en une heure, c'est brutal, effrayant. »

A l'issue de cette journée, les compagnies du 359^e RI sont réduites à 40-50 hommes. Cet extrait nous montre à quel point sont violents les combats de la guerre de mouvement, guerre qui se révèle être plus meurtrière que celle des tranchées.

Source : Désagneaux (H.), Journal de guerre, 14-18, Denoël, 1971.

Ces photos nous montrent des soldats du régiment de Désagneaux en ce 11 juin 1918.



Des soldats du 359^e RI avant l'attaque



Des soldats s'abritent dans un chemin couvert à proximité de Courcelles.
Un char Saint-Chamond brûle à l'arrière-plan.



Très probablement les mêmes hommes
qui viennent d'être tués par le bombardement.



La dernière photo nous montre toute l'horreur
à laquelle étaient confrontés les hommes.

Semaine n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°2 : L'intégration de l'armée américaine sur le front de l'ouest

L'ENGAGEMENT DES TROUPES AMÉRICAINES DANS LA WOËVRE DANS LA 1^{ÈRE} MOITIÉ DE 1918

À la mi-janvier 1918, les troupes de la 1^{ère} Division américaine viennent prendre position au sud du saillant de Saint-Mihiel. De l'été 1915 jusqu' à la fin de 1917, cette partie du front n'a plus vu de grandes attaques mais des patrouilles, des coups de main et des échanges d'artillerie qui ont fait régulièrement des victimes.

Le 8 janvier 1918, cette partie du front est réactivée lorsque l'armée française organise une opération en vue de faire des prisonniers au nord de Flirey. Ce gros coup de main organisé par la Division Marocaine réussit ce qui permet de faire près de 200 prisonniers.

Constatant la montée en ligne de troupes américaines à côté de troupes françaises sur cette partie du front, les Allemands développent des attaques locales dès la fin du mois pour tester les « Sammies » et se renseigner sur le dispositif de l'adversaire.

À la fin du mois de février, les Allemands noient avec des gaz de combat les environs de Seicheprey. Quelques jours plus tard, ils tentent un coup de main violent devant le même village.

À partir du 11 mars, tirant les enseignements des jours précédents, les Américains tentent à leur tour des coups de main contre les tranchées allemandes réussissant à mettre en déroute des patrouilles ennemies ou réussissant à faire quelques prisonniers.

Lorsque débute avril 1918, la 1^{ère} Division américaine est relevée par la 26^e. Elle laisse derrière elle plus de 140 tués.

C'est au tour de la 26^e Division de découvrir la guerre de tranchée sur cette partie du front.

Le 10 avril 1918, au bois Brûlé¹⁰¹, après plusieurs jours de tirs d'artillerie, les Allemands attaquent les positions américaines, réussissant à progresser en profondeur dans le réseau de tranchées tenu par les « Doughboys ». Au bout de quatre jours de combat, les Allemands se replient sur leurs positions de départ.

Le 20 avril, les soldats allemands, essentiellement issus du 259^e Régiment d'Infanterie de Réserve, attaquent en force les tranchées américaines au nord de Seicheprey dans le but d'atteindre le village afin de désorganiser cette partie du front et de faire des prisonniers. Les assaillants se sont entraînés pendant cinq jours sur un terrain reconstitué.

¹⁰ Situé en forêt d'Apremont, proche de Saint-Mihiel.

À 5h du matin, précédés d'un barrage roulant et profitant d'un brouillard épais, 3 000 Allemands submergent les premières lignes tenues par le 102^e Régiment d'Infanterie américain. Un des quatre bataillons allemands arrive à encercler rapidement et facilement le village de Seicheprey. Le combat monte cependant en intensité lorsque les Allemands pénètrent dans le village. Les coups de feu crépitent dans toute la bourgade. De nombreuses explosions retentissent : ce sont les destructions effectuées par les troupes allemandes.

Au bout d'une heure, les Allemands se replient en direction de leurs tranchées. Ils s'établissent cependant dans les lignes américaines d'où ils seront chassés la nuit suivante par une contre-attaque menée par des troupes françaises.

Les pertes sont lourdes pour les troupes américaines. Elles s'élèvent à 81 tués, 187 blessés, 214 gazés et plus de 180 prisonniers. De leur côté, les Allemands ont perdu 52 tués, 145 blessés et 6 disparus.

Les Américains découvrent la violence et les moyens de destruction de cette guerre...

Verdun 1917-1918 : batailles oubliées ? Français, Allemands et Américains dans la tourmente



La zone d'engagement des troupes américaines
en Woëvre (janvier - avril 1918)

Sources :

Huret (J.), Les Américains sur le front de Lorraine, 1917-1918, éditions Serpenoise, 1998.
Denizot (A.), Des Poilus aux Doughboys, Saint-Mihiel, 1914-1918, Editions NEL, 1998.

Semaine n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°3 : La réduction du Saillant de Saint-Mihiel (12-16 septembre 1918)

L'IMPORTANTE CONCENTRATION AÉRIENNE DES ALLIÉS LORS DE L'OFFENSIVE CONTRE LE SAILLANT DE SAINT-MIHEL (12-16 SEPTEMBRE 1918)

Pour appuyer leur offensive, les Alliés peuvent disposer de près de 1 400 avions. 1 100 appareils semblent avoir été réellement engagés du 12 au 16 septembre 1918.

En face, les Allemands ne peuvent aligner plus de 300 avions dont la moitié seulement de chasseurs.

Du 12 au 16 septembre, les escadrilles américaines ont effectué 2 469 sorties, ont été engagées dans 145 combats aériens et ont largué près de 22 tonnes de bombes sur les positions allemandes. 52 demandes de confirmations de victoires ont été rédigées (la plupart ne sera pas confirmée).

Nous disposons de comptes rendus de pilotes américains du 95th Aero Squadron basé à Rembercourt-aux-Pots. Pour donner un exemple de missions effectuées, nous reproduisons ici les rapports rédigés par des aviateurs à l'issue de trois vols effectués le 12 septembre 1918.

Le lieutenant Curtis est parti en mission de destruction de ballons d'observation ennemis. Voici son compte-rendu :

« Visibilité très mauvaise, pluie. Route suivie Châtillon, Fresnes, Hattonchâtel, Woinville. Heure de départ : 10h30. Heure de retour : 11h45. Altitude : 500 mètres. Nous avons traversé les lignes à Saint-Mihiel et volé en direction d'Heudicourt cherchant des ballons censés être déployés là. Aucun ballon n'a été vu en élévation ou au sol. Des Américains observés dans la forêt de la Montagne. Importants tirs d'artillerie américains dans les alentours de la forêt d'Amblonville. Importants tirs d'artillerie allemands probablement le long de la ligne Etain-Parfondrupt. »

Le lieutenant Waldo Heinrichs a pour mission de mitrailler les tranchées allemandes avec les deux mitrailleuses de son Spad XIII. Il rapporte les faits suivants lors de son vol au-dessus des Hauts de Meuse :

« Je volais avec le Lieutenant Taylor à 700 m, l'ai perdu dans les nuages ; arrivé au-dessus d'un biplace Albatros à Lavignéville et l'ai poursuivi sur six kilomètres en territoire allemand, de gros ratés moteurs. Biplace vint dans une formation de six ou sept Fokker légèrement au sud de Vigneulles. Les Américains ont enfoncé le front de Sesonville [sic : s'agit-il de Seuzey ?] à Combres sur six kilomètres. Bois remplis de soldats. Beaucoup d'avions alliés vus.

Secteur Watronville, Billy-sous-les Côtes, Chatillon. Villages brûlent tous. Sérieux et terrifiant bombardement tout au long de la ligne. »

En fin de journée, le lieutenant Jams Knowles Jr. présente le repli précipité des Allemands de Saint-Mihiel :

« Ai trouvé des attelages d'artillerie et des voitures de ravitaillement retraitant sur la route Creuë-Vigneulles. Volant à environ 10 mètres, ai attaqué et tiré plusieurs chevaux tractant des voitures hippomobiles. Les chevaux s'enfuyaient et se ruaient dans les pièces d'artillerie entraînant une grande confusion et bloquant la route. Les chevaux d'artillerie commençaient à fuir et formaient un grand bouchon. Vigneulles en feu et une grosse explosion a eu lieu vers 18h10. Tous retraient à travers les ravins tout le long de la ligne. Importants tirs de mitrailleuses depuis le sol. Pas d'avion ennemi rencontré. »

Source : Czubak (N.), Lejeune (P.), *Les Épargés – Die Combres-Höhe (1914-1918), Français et Allemands face à face sur les Hauts de Meuse*, Dacres éditions, 2014.

Semaine n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°4 : L'offensive Meuse-Argonne (de septembre à octobre 1918)

L'OFFENSIVE MEUSE-ARGONNE – LES CRITIQUES ÉMISES PAR LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS AU SUJET DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Le 30 septembre 1918, le colonel Langlois, de l'état-major du général Pétain, rapporte à ses supérieurs les difficultés rencontrées par les troupes américaines dans leur progression :

« Les U.S. n'ont pas dit la vérité depuis deux jours. Ils n'ont eu ni grosses contre-attaques, ni pertes considérables, ni six nouvelles divisions boches engagées sur leur front. Les U.S. donnent le change pour ne pas avouer que depuis trois jours ils subissent un embouteillage indescriptible, [...] les munitions n'ont pas été transportées en quantités suffisantes, [...] les cuisines roulantes n'arrivent pas garnies [...] des régiments bivouaquent au milieu de la chaussée (rapport du 30 septembre) »

Le 6 octobre, Langlois ajoute : « le rapport des effectifs US face aux Allemands est dans la proportion de 10 à 1 »

Dans son ouvrage *Verdun 1914-1918*, Alain Denizot poursuit :

« Son homologue le commandant Vincent – de l'état-major de Foch – note les mêmes carences. La correspondance s'effectue par téléphone ou ordre oral. Le 3e bureau connaît mal les intentions de Pershing, le 1er bureau est à Ligny, le 4e à Souville, les troupes ne sont pas articulées en profondeur, le soldat US « boit de l'eau sale, campe sur des terrains souillés », l'officier U.S. ne se soucie pas « du repos », de la sécurité, de la nourriture de ses hommes ». Vincent conclut qu'il faut « maintenir l'influence française » forte de son « expérience ». (rapport du 5 octobre). »

Semaine n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°4 : L'offensive Meuse-Argonne (de septembre à octobre 1918)

L'OFFENSIVE MEUSE-ARGONNE – DES ACTIONS HEROÏQUES PASSÉES À LA POSTÉRITÉ

« The Lost Battalion » (« Le bataillon perdu »)

Le 2 octobre 1918, en plein massif forestier et raviné de l'Argonne, environ 550 soldats sous les ordres du Major (commandant) Whittlesey, se retrouvent isolés. A gauche et à droite, les troupes amies n'ont pas réussi à progresser. Vite encerclés par les troupes allemandes, les soldats des 308e et 307e Régiments d'Infanterie ainsi que du 306e bataillon de mitrailleuses subissent rapidement d'importantes pertes sous les tirs de l'adversaire. Le seul moyen de communiquer avec l'arrière est de recourir aux pigeons voyageurs.

Le Major Charles Whittlesey envoie un premier pigeon avec le message suivant : « Nombreux blessés, nous ne pouvons les évacuer. » Le volatile est abattu au-dessus des positions allemandes. Le deuxième pigeon connaît le même sort.

Alors qu'ils ont déjà fort à faire avec les attaques allemandes, les Américains sont pris sous le feu de leur propre artillerie, qui, à plusieurs kilomètres, ignore leur présence dans ce vallon. Whittlesey décide alors d'envoyer son dernier pigeon appelé « Cher Ami ». Dans le petit tube fixé sur la patte de l'oiseau est glissé le message suivant : « Nous sommes le long de la route parallèle au point 276.4. Notre propre artillerie tire un barrage directement sur nous. Au nom du ciel, faites-la cesser ! ». Le pigeon s'envole. Atteint, il heurte le sol mais repart à nouveau au milieu des tirs destinés à l'abattre. Malgré les blessures reçues (l'oiseau a perdu une patte et un œil), « Cher Ami » parcourt en 25 minutes les 40 km qui le séparent du colombier de la 77e DI américaine. Les tirs d'artillerie amis cessent et l'état-major prend connaissance de la localisation de ce bataillon qu'il croyait disparu. Pour autant, il sera impossible de dégager tout de suite Whittlesey et ses hommes du fait de la résistance acharnée des Allemands sur la ligne de front. Le 7 octobre, ceux-ci font parvenir un message aux assiégés pour les inciter à se rendre. Whittlesey refuse.

Le soir même, des troupes américaines arrivent à atteindre le vallon où se trouve le « Lost Battalion ». Les assiégés sont libérés après six jours de siège. Sur les 554 hommes en état de combattre le 2 octobre, seuls 194 sont indemnes : les autres ont été tués, blessés ou prisonniers.

Charles Whittlesey reçoit à l'issue de ce combat la Medal of Honor, la plus haute distinction décernée aux États-Unis. « Cher Ami » est sauvé par les médecins militaires. Décoré de la Croix de Guerre pour son courage, il retourne aux États-Unis où il meurt en 1919. Deux ans plus tard, Whittlesey se suicide.



Major Whittlesey



Cher ami

Le Sergent Alvin York



Le sergent Alvin York

Alvin York était forestier dans l'État du Tennessee avant la guerre. Mobilisé, il est affecté au 328^e Régiment d'Infanterie de la 82^e Division.

Le 8 octobre 1918, sa patrouille composée de 17 hommes part des environs du village de Châtel-Chéhéry afin de neutraliser des nids de mitrailleuses allemands qui ralentissent la progression de la division.

Avançant sur le talus boisé de la côte d'Argonne, la patrouille du caporal York tombe de manière inattendue sur l'état-major d'un bataillon allemand. Les Américains l'attaquent et très rapidement, après avoir subi des pertes, les Allemands se rendent. Peu après, alors que les « Sammies » regroupent leurs prisonniers, de nombreux coups de feu partent du haut de la côte où sont établis des détachements allemands. La moitié des Américains est rapidement mise hors de combat par les tirs de fusils et de mitrailleuses. Pour sauver son groupe, York s'élance à l'assaut des positions ennemies. Dans un état second, au milieu des balles qui ne l'atteignent pas, il va abattre avec son fusil puis avec son pistolet 28 soldats ennemis. Effrayés, les Allemands finissent par se replier.

Avec les survivants de son groupe, York retourne vers les lignes américaines ramenant avec lui 132 prisonniers. Pour cet exploit, York est promu sergent et est décoré de la Distinguished Service Cross, de la Croix de Guerre française puis de la Medal of Honor.

En 1941, un film lui est consacré. Il s'agit de « Sergeant York » où le sous-officier est incarné par Gary Cooper.

Avec l'entrée en guerre des États-Unis en décembre de la même année, York utilise sa notoriété pour collecter des emprunts afin de soutenir l'effort de guerre.

Il décède en 1964.

Source : Buffetaut (Y.), Kaluzko (J.-L.), Les Américains en Meuse (Saillant de Saint-Mihiel – Meuse-Argonne), Ysec Éditions, 2008.

Semaine n°4 : 1918 : l'engagement de l'armée américaine en Lorraine

Cours n°5 : Les derniers combats de novembre 1918

LES DERNIÈRES JOURNÉES DE COMBAT DU 415^E RI, RÉGIMENT D'AUGUSTE TRÉBUCHON

Ce texte est extrait du court historique du 415e Régiment d'Infanterie édité à Antibes peu de temps après la Première Guerre mondiale :

« Le régiment, après un repos de 8 jours à Ménil-Lépinois, est appelé à prendre part à la poussée en avant au nord de Vouziers.

La période du 1^{er} au 5 novembre est employée au franchissement du Canal des Ardennes sur lequel l'ennemi oppose une très violente résistance. La poursuite commence le 6 et est poussée avec une telle vigueur que nos avant-gardes atteignent avant la nuit Chagny-les-Omont. Le régiment réalisait ainsi une avance de plus de 12 kilomètres à vol d'oiseau, dans une seule journée et faisait tomber partout la résistance de l'ennemi.

La poursuite se continue les 7 et 8 novembre et malgré la résistance de l'ennemi, facilitée par la traversée de bois très étendus, nos patrouilles atteignent la Meuse au nord de Dom-le-Mesnil dans la soirée du 8.

La journée du 9 est employée à reconnaître les points de passage sur le Canal de la Meuse que le régiment réussit à franchir, par surprise, sur des passerelles de fortune, dans la nuit du 9 au 10.

Dans la matinée du 10, le régiment passe en entier sur la rive droite de la Meuse, pousse rapidement en avant ses éléments avancés et réussit à prendre pied sur la Côte 249 capturant une cinquantaine de prisonniers de trois régiments différents. Mais les régiments de droite et de gauche n'ont pu progresser sur la rive droite de la Meuse de telle sorte que le 415e s'y trouve seul et très en flèche. Aussi, dès 11 heures, les Allemands commencent sur nos lignes une violente préparation et prononcent presque simultanément une contre-attaque sur notre front et nos deux flancs. Malgré la belle résistance offerte par les compagnies en ligne, les pertes sont telles que les éléments avancés sont obligés de se replier sur la voie ferrée qu'ils tiennent toute la journée en dépit du bombardement et des attaques répétées de l'ennemi qui y emploie des troupes d'élite (2e Régiment de la Garde, 4e Régiment et Régiment de Fusiliers).

Le 11 novembre, le régiment se trouvait encore en entier sur la rive droite de la Meuse prêt à reprendre au besoin la poussée en avant, quand vient l'ordre d'arrêter la poursuite, les hostilités cessant le 11 novembre à 11 heures.

Le passage de la Meuse et l'établissement sur la rive droite fut une très dure opération pour le régiment. Elle nous coûtait 52 tués et 93 blessés.

La forte proportion des tués s'explique par la résistance offerte par nos hommes aux contre-attaques ennemies au cours desquelles ils se fusillèrent à bout portant. »

Ce passage nous montre à quel point les combats sont restés violents jusqu'aux dernières heures de la guerre...